PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS ..... Un an **56** fr.
DÉP. et ALSACE-LORRAINE — **68** fr.
UNION POSTALE..... — **72** fr.

Les abonnements datent des 1er et 16 de chaque mois.

Un numéro (à Paris) **15 centimes**

Directeur politique : Adrien HÉBRARD

BUREAUX : rue des Italiens, 5.

Le Temps

PRIX DE L'ABONNEMENT

PARIS ..... Un an **56** fr.
DÉP. et ALSACE-LORRAINE — **68** fr.
UNION POSTALE..... — **72** fr.

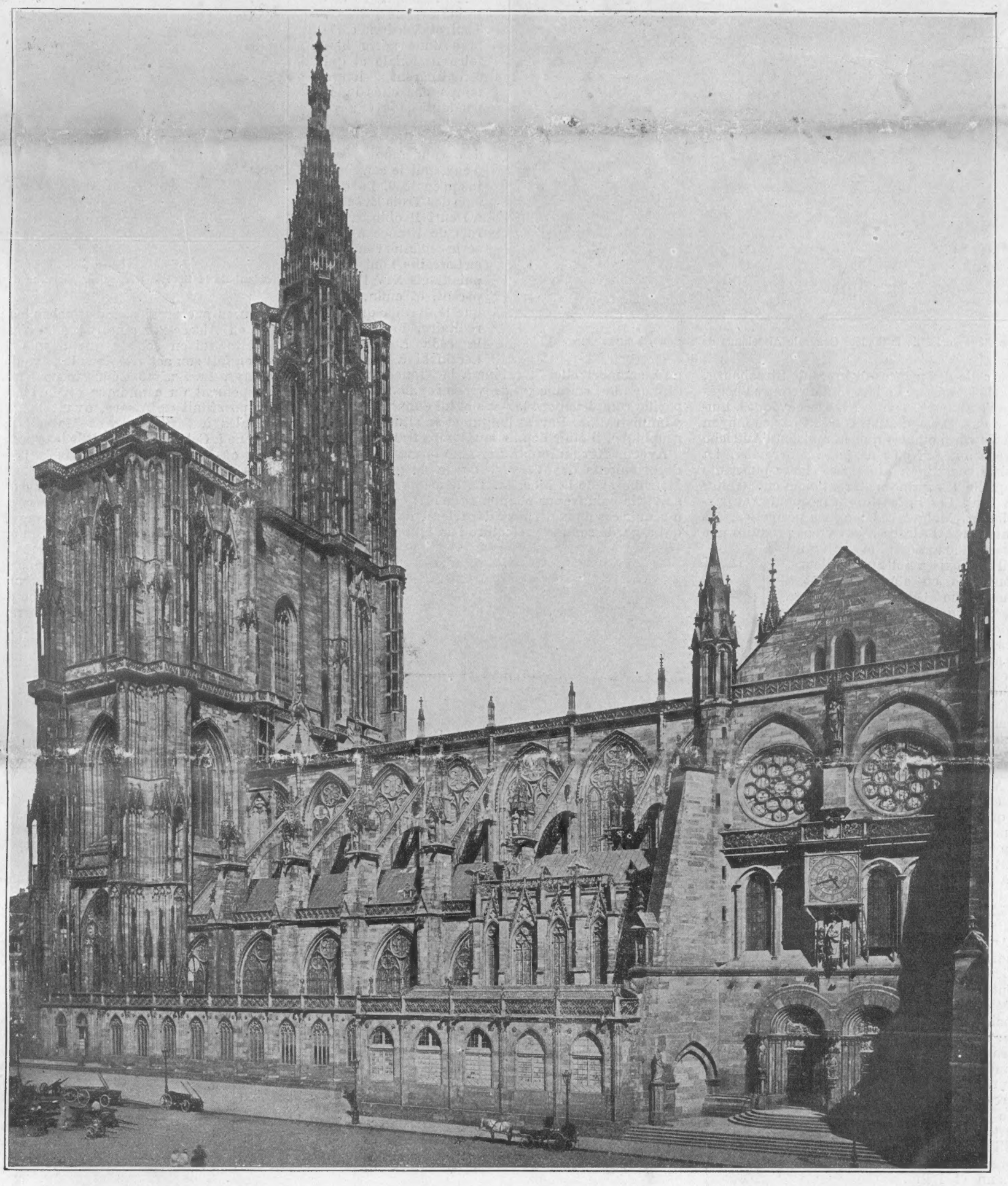
Un numéro (Départ.) **20 cent.**

Adresse télégraphique : **TEMPS PARIS**

TÉLÉPHONE : **5** LIGNES
Gutenberg 03.07 - 03.08 - 03.09 - 03.32 - 03.33

L'ALSACE-LORRAINE

FINANCIÈRE & INDUSTRIELLE

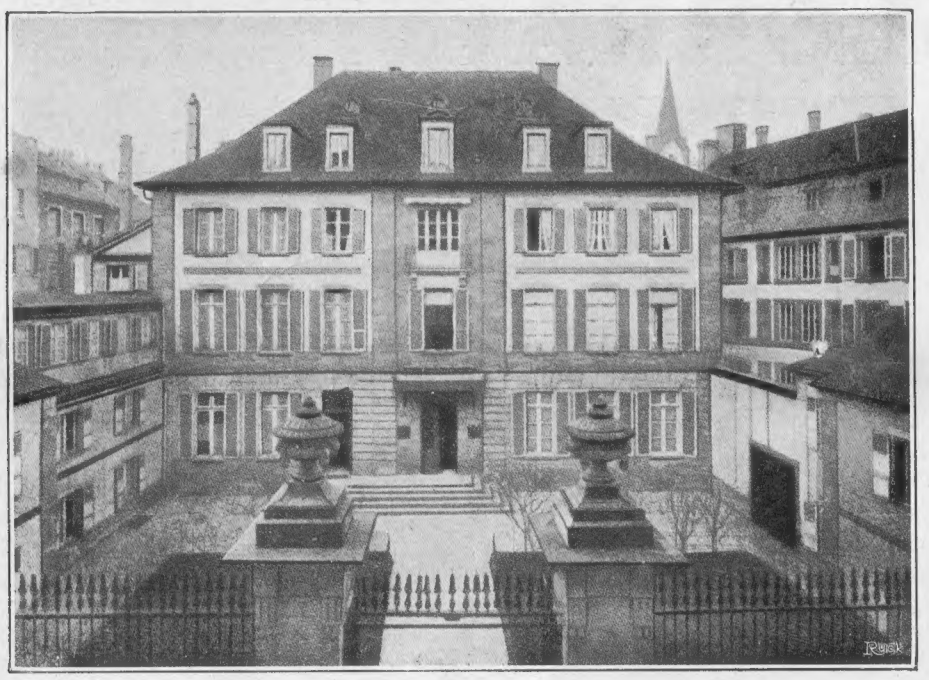


LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG

L'ALSACE

Notre ancienne province d'Alsace, qui forma les deux départements du Haut-Rhin et du Bas-Rhin et fait partie aujourd'hui du gouvernement d'Alsace-Lorraine, est une terre d'une grande richesse agricole et d'une prospérité industrielle considérable que nous allons passer en revue. Cette prospérité était déjà célèbre sous l'ancienne France à l'époque des petits métiers.

Sa population se fait remarquer par son caractère énergique, puissamment actif, pondéré sans froideur. La première histoire de l'Alsace



Le siège social de la Société Générale Alsacienne de Banque, à Strasbourg.

est liée à celle des princes-évêques de Strasbourg, électeurs de l'empire, et à leurs luttes contre l'hégémonie de l'empereur. Tantôt avec ses évêques, tantôt contre eux, la population conquit par ce moyen ses libertés communales que la maison d'Autriche qui succéda aux évêques ne put lui arracher. La bourgeoisie constituait alors une classe puissante avec laquelle les princes durent souvent traiter d'égal à égal. Les luttes furent fréquentes et parfois violentes. Malgré ces longues péripéties, ces luttes intestines, l'Alsace avait vu se produire une efflorescence artistique et littéraire comme il n'en exista nulle part ailleurs. N'oublions pas en effet que c'est à Strasbourg que Gutenberg inventa l'imprimerie et qu'à Schlestadt se forme toute une école d'humanistes qui produira les hommes les plus distingués de la Renaissance. Ils apportaient avec eux cet esprit d'examen qui fut l'origine de la Réforme. Aussi la province d'Alsace fut-elle un terrain tout préparé pour l'éclosion et le développement du protestantisme. L'affranchissement social qui accompagnait partout la liberté religieuse se développa à un tel point que les villes se déclarèrent indépendantes et que Strasbourg accueillit Calvin qui y fut reçu bourgeois et y fonda une école de docteurs. C'est en vain que Charles-Quint rendit des édits imposant le rétablissement du catholicisme; à la paix d'Augsbourg de nombreux Alsaciens étaient protestants et la cathédrale de Strasbourg était ouverte aux réformateurs. La guerre de Trente Ans couvre à nouveau l'Alsace de ruines.

Les victoires de Turenne et de Condé restituent l'Alsace à la France après sept siècles d'autonomie princière et municipale. L'obstination de Louis XIV à vouloir rétablir le culte catholique y rencontra des difficultés inouïes et se brisa contre la ténacité alsacienne. Les protestants qui étaient traqués dans tout le reste de la France y trouvèrent un asile certain. Jusqu'au traité de Francfort, l'Alsace demeura terre française. Elle fournit à la France trois de ses plus illustres généraux : Kléber, Kellermann et Rapp.

Le développement économique de l'Alsace suivit cet affranchissement social. Nous en avons pour preuve aujourd'hui l'extraordinaire fortune des industries locales qui, pour un territoire aussi restreint, n'ont d'égales en aucun pays du monde.

LA LORRAINE

La Lorraine fut à l'origine le royaume de Lotharingie donné à Lothaire par le traité de Verdun, qui partagea l'ancienne Gaule en 843. C'était alors une longue bande de territoires allant de l'Escaut au Rhône. En 855, elle fut réduite à la partie nord de ce domaine. Plusieurs traités successivement la réduisirent encore ou l'augmentèrent, aucune limite naturelle ne s'offrant pour en fixer une bonne fois les frontières.

A l'exception des trois évêchés, Metz, Toul et Verdun, célèbres dans notre histoire nationale et qui constituèrent longtemps des cités indépendantes, tout le pays échut aux ducs d'Anjou, puis à la dynastie des Vaudémont issue d'eux, qui le conserva jusqu'en 1559. La cession des Trois Evêchés à Henri II obligea les rois de France à une série d'interventions en Lorraine. Louis XIII, puis Louis XIV l'occupèrent, et enfin, lorsque le dernier duc héréditaire, François II, la céda à Stanislas Leczinski à condition qu'à sa mort elle fît retour à la France, on peut dire que la Lorraine est province royale. Stanislas pacifia complètement le pays et lui donna une sage administration. Par sa langue et sa situation géographique, il était depuis longtemps français.

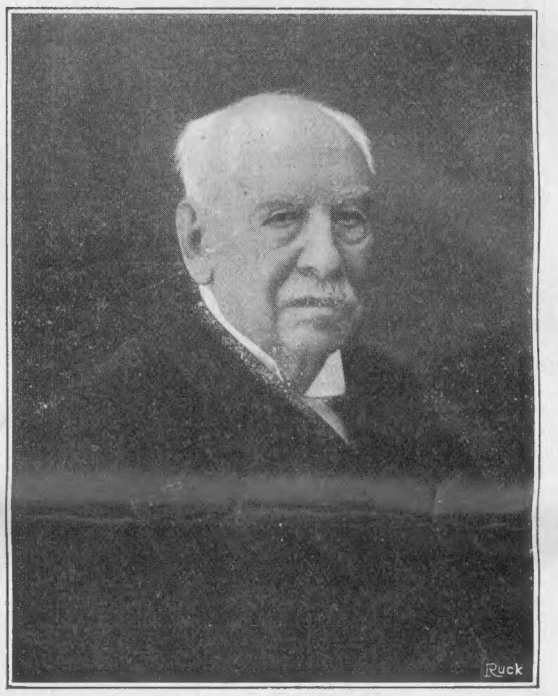
Avec la Révolution, la Lorraine forme les quatre départements des Vosges, de la Meuse, de la Meurthe et de la Moselle. Le démembrement qui suivit la paix franco-allemande de 1871 nous obligea à réunir ces deux derniers départements en un seul qui a gardé comme préfecture l'antique Nancy.

Société Générale Alsacienne de Banque. — Le siège de Mulhouse.

L'ALSACE-LORRAINE ÉCONOMIQUE

LA
Société Générale Alsacienne de Banque

La *Société Générale Alsacienne de Banque* est, entre toutes les banques, celle qui a, de par ses



M. Alfred Herrenschmidt
Président de la Société Générale Alsacienne de Banque.

nombreuses succursales, les attaches les plus profondes en Alsace-Lorraine. Si elle n'est connue sous cette raison sociale que depuis 1881, elle exerce en fait son activité dans le pays depuis plus longtemps. La Société Générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France possédait en Alsace, avant la guerre, des succursales à Strasbourg et Mulhouse ; elle en ouvrit une à Colmar en 1872. Elle les garda jusqu'au moment où, en 1881, elle dut, sous la pression des circonstances, les constituer en société autonome ayant son siège en Alsace. Et c'est ainsi que naquit, avec le concours d'industriels et de commerçants alsaciens, la Société Générale Alsacienne de Banque, ayant son siège à Strasbourg, avec un capital fixé primitivement à 15 millions de francs, dont 40 0/0 versés. Une personnalité strasbourgeoise des plus marquantes fut appelée à la présidence du Conseil de direction, M. Alfred Herrenschmidt, qui, depuis lors, à ce titre, puis, en suite d'une modification des statuts, comme président du Conseil de surveillance, a mis, avec un inlassable dévouement, au service de la Société, ses grandes qualités d'administrateur ainsi que sa connaissance approfondie des hommes et des affaires.

La Société Générale Alsacienne de Banque possède actuellement un capital-actions de 20 millions de marks entièrement versés. Son Conseil est composé de hautes personnalités du monde du commerce et de l'industrie. M. Alfred Herrenschmidt, président, groupe autour de lui : M. Emile de Bary, vice-président, manufacturier à Guebwiller ; M. le baron de Dietrich, chef de la maison de Dietrich et Cie, à Niederbronn ; M. Aimé Gros-Schlumberger, ancien industriel et propriétaire agriculteur ; M. Léon Scheidecker, industriel ; M. Edouard-Albert Schlumberger, président de la Chambre de commerce de Mulhouse ; M. Léon Ungemach, vice-président de la Chambre de commerce de Strasbourg ; M. de Wendel, maître de forges. La Société Générale de Paris est également représentée dans le Conseil par deux de ses administrateurs, MM. Albert Defontaine et Paul Petit, ainsi que par M. Léon Rocherand.

La Société Générale Alsacienne de Banque possède actuellement vingt-trois agences et sept bureaux auxiliaires. Nous la trouvons, en Alsace,

à Strasbourg, Mulhouse, Colmar, milieu de vieille bourgeoisie, Guebwiller, Haguenau, qui centralise le marché du houblon alsacien, Obernai, dans le vignoble, Saint-Louis, à la frontière suisse, Saarrapide dépassait très sensiblement le montant de ses engagements à vue.

Tout en dotant largement ses réserves, la Société Générale Alsacienne de Banque distribue, depuis une série d'années, un dividende régulier de 6 1/2 0/0.

L'hôtel de la Banque d'Alsace et de Lorraine à Paris
(Œuvre de l'architecte Pierre Sardou).

LA
Banque d'Alsace & de Lorraine

La *Banque d'Alsace et de Lorraine*, société anonyme, a été fondée le 16 décembre 1871 par un groupe de banquiers alsaciens suisses et français, pour subvenir aux besoins du commerce et de l'industrie, se charger des opérations du Trésor public français et pour prêter son concours à la liquidation de la Recette générale et de la succursale de la Banque de France.

Le capital-actions avait été primitivement fixé à 12 millions de francs, dont 50 0/0 versés, et a été porté par l'appel des 50 0/0 et des augmentations successives, en 1904 de 3,750,000 francs, en 1909 de 4,500,000 francs et en 1911 de 9,750,000 francs, à 30 millions de francs actuellement, divisé en titres de 500 et de 1,500 francs nominal

Dès sa création, la Banque d'Alsace et de Lorraine s'est installée à Strasbourg dans les locaux de la Recette générale et a été choisie successivement comme représentant officiel du Trésor public français, de la ville de Paris, du Crédit foncier de France, de la Compagnie du Canal maritime de Suez, de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, de la Banque de France, des Chemins de fer fédéraux suisses, de la Banque nationale suisse, de diverses administrations cantonales suisses, etc. La Banque d'Alsace et de Lorraine a pour but d'aider le commerce et l'industrie en Alsace-Lorraine et dans les départements limitrophes de l'est de la France. Elle a créé pour cela successivement des succursales à Metz, Mulhouse, Nancy, Colmar, Bâle, Vitry-le-François et Paris, et des agences à Sainte-Marie-aux-Mines (Haute-Alsace), Commercy (Meuse), Neufchâteau (Vosges), Verdun (Meuse), Sainte-Menehould (Marne), Longwy-Bas (Meurthe-et-Moselle), Masevaux (Haute-Alsace), Homécourt-Jœuf (Meurthe-et-Moselle), Saint-Dizier (Haute-Marne), Sarrebourg (Lorraine). Dans cet ordre d'idées il vient d'être créé encore des agences à Altkirch (Haute-Alsace) et Labroque-Schirmeck (Basse-Alsace), qui fonctionnent depuis le 1er janvier 1914, et une succursale à Epinal qui fonctionnera sous peu.

A Strasbourg
Le siège social de la Banque d'Alsace et de Lorraine

Union, Saverne, Schlestadt et Thann. En Lorraine, elle est à Metz, Sarreguemines, Sarrebourg, Thionville.

La Société Générale Alsacienne de Banque est le seul des établissements alsaciens qui ait débordé vers les autres Etats confédérés de l'empire les frontières de l'Alsace-Lorraine. Elle a des succursales à Francfort, place de Bourse où ses actions sont cotées, à Mayence et à Kehl, aux bords du Rhin, et, dans la vallée de la Nahe, à Idar et Oberstein, centres importants pour le commerce et la taille des pierres précieuses et la fabrication de la bijouterie.

Elle entretient enfin des agences florissantes dans le grand-duché de Luxembourg, à Luxembourg même, ainsi qu'à Esch-sur-Alzette et Ettelbrück.

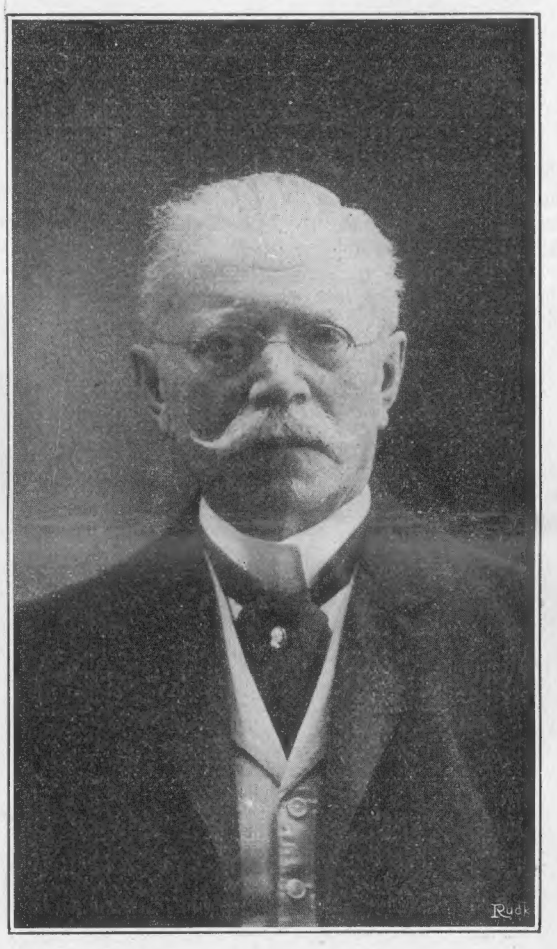
La Société Générale Alsacienne de Banque ayant conservé des relations étroites avec la puissante maison qui l'a fondée offre de ce fait à sa clientèle, pour les opérations traitées en France et à l'étranger, des avantages appréciés. Elle a pour correspondants et amis les nombreux établissements créés par la Société Générale ainsi que ceux où celle-ci possède des intérêts : la Société Française de Banque et de Dépôts, avec succursales à Bruxelles, Anvers, Ostende, Berlin, la Banque Russo-Asiatique dont le siège est à Saint-Pétersbourg, la Société Suisse de Banque et de Dépôts fondée avec le concours de la Société Générale Alsacienne de Banque dont la succursale de Lausanne devenait le siège social, la Banque Franco-Japonaise, etc.

Nous disions au début de cette notice que la banque en Alsace-Lorraine devait participer à la fois de la banque de dépôts et de l'établissement de crédit. Le bilan de la Société Générale Alsacienne de Banque en témoigne.

Les dépôts qui lui sont confiés vont en augmentant rapidement et elle prête en outre au commerce et à l'industrie le plus large concours, depuis dix ans surtout que ses opérations ont pris une ampleur remarquable.

Elle a toujours eu souci de maintenir l'équilibre nécessaire entre ses engagements à court terme et ses disponibilités. Aussi bien, le commerce et l'industrie alsaciens ne demandent-ils généralement à la banque qu'un concours de saison, ce qui facilite la tâche des établissements financiers.

Au 31 décembre 1913, la Société Générale Alsacienne de Banque, qui publie tous les deux mois son bilan conformément au schéma prescrit par un décret d'empire, avait une situation de trésorerie très liquide. Son actif disponible et de réalisation



M. Léopold Dijon
Président actuel de la Banque de Metz.

La Banque d'Alsace et de Lorraine s'occupe de toutes les opérations de banque, notamment de : ouverture de comptes courants et de comptes de chèques, ouverture de comptes de dépôts à terme fixe, lettres de crédit et chèques sur tout l'univers, ordres de Bourse, achat et vente de titres, souscriptions à toutes émissions publiques, avances sur titres et sur marchandises, garde de titres et d'objets précieux, location de compartiments de coffres-forts, encaissement de coupons, vérification de tirages, encaissement de titres amortis, assurance de valeurs contre les pertes du remboursement au pair, comptes collectifs dits comptes joints, change de toutes monnaies, escompte et encaissement d'effets de commerce sur tous pays, gérance de fortunes.

La Banque d'Alsace et de Lorraine est en relations très suivies avec tous les pays du monde.

Un dividende de 8 0/0 a été constamment distribué dans ces huit dernières années.

Le Conseil de surveillance a à sa tête un comité composé de MM. Jules Schaller, ancien président de la Chambre de commerce de Strasbourg, président ; Charles Gunzert, directeur du Crédit Foncier d'Alsace-Lorraine à Strasbourg, et François Paschoud, ancien banquier.

La direction de la Banque est assurée par MM. E. Meyer et A. Stephan.

La Banque de Metz

La Banque de Metz a été créée en 1871 sous la raison sociale : *Banque de Metz, Charles et E. Goudchaux et Cie*, société en commandite par actions.

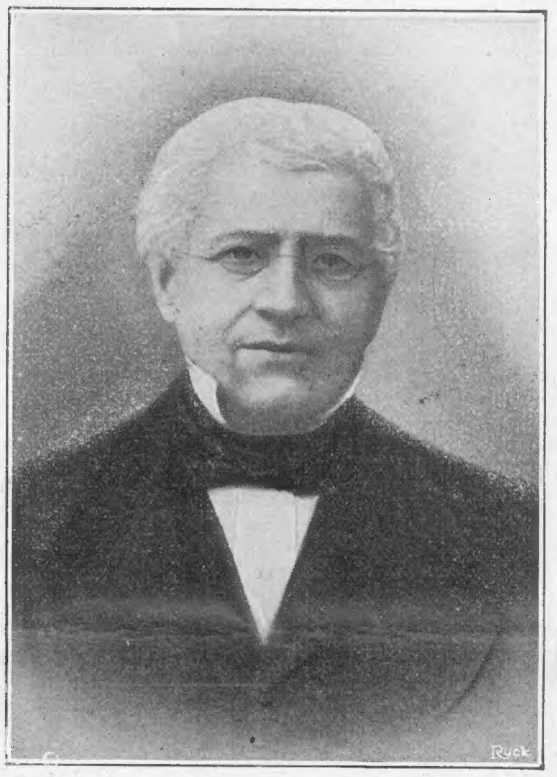
Elle possédait des sièges : à Paris, 16, rue de la Banque et à Metz, 2, rue des Clercs.

Ses gérants-fondateurs étaient Charles Goudchaux et Edmond Gouchaux, deux Messins connus et en même temps personnalités des mieux réputées parmi la haute finance française.

Edmond Goudchaux mourut le 30 décembre 1907, et son frère cessa de participer activement aux affaires tout en faisant partie de divers conseils d'administration de sociétés françaises, notamment du Crédit Algérien, et, tout récemment, du Crédit Foncier de France.

MM. Charles et Edmond Goudchaux n'avaient

fait eux-mêmes que continuer et étendre la maison fondée à Metz, en 1840, par M. Mathieu Goudchaux leur père. Beaucoup de vieux Messins se rappellent



Mathieu Goudchaux
Fondateur de la Maison qui devint la Banque de Metz.

encore cette honorable maison qui occupa trente années durant le n° 2 de la place de Chambre, M. Mathieu Goudchaux était mort le 10 août 1870, alors que Metz subissait les premières conséquences des défaites françaises.

En 1879, pour des raisons d'ordre politique, MM. Charles et Edmond Goudchaux se résolurent à donner à la Banque de Metz une existence autonome et à la transformer en société anonyme avec siège social à Metz, 2, rue des Clercs. Sous cette dernière forme la maison existe donc depuis trente-cinq ans.

M. Edmond Goudchaux en fut le président du conseil jusqu'à sa mort. M. Léopold Dijon, ancien directeur de la banque, lui a succédé en 1908, comme président du conseil.

Le traditionalisme est de bon ton dans la banque. C'est ainsi que MM. Jules Buttermann et Louis Choppé, les directeurs actuels de la banque, appartiennent à la maison depuis l'année 1871.

Dès 1871, sous l'impulsion énergique de M. Edmond Goudchaux qui était demeuré à Metz (son frère Charles habitant Paris), la Banque de Metz prit un essor remarquable. Elle paya les rentes et les pensions françaises restées en souffrance par suite du blocus et de la guerre. On ouvrit largement les guichets de souscription aux emprunts français émis par Thiers pour la libération du territoire. Les opérations de trésorerie nécessitées par le payement de l'indemnité de guerre fournirent également matière à l'activité de la société.

Par la suite, la maison continua à se développer. Elle resta en relations avec de nombreux Messins qui se virent obligés de quitter le pays. Elle fit et fait encore toutes les affaires de banque en général, et s'orienta spécialement vers les affaires de titres et l'administration des fortunes.

Son hôtel, 2, rue des Clercs est un beau spécimen du style Renaissance. Il fut bâti en 1848 par M. Collignon, libraire de l'évêché et descendant de la célèbre famille des Collignon, maîtres-imprimeurs de la cité de Metz.

La Banque de Metz s'occupe actuellement d'aménager le rez-de-chaussée de cet hôtel et va y installer ses bureaux. De très vastes caveaux blindés y ont été construits pour être affectés à la conservation et à la manipulation des titres.

Le capital de la Banque de Metz est demeuré modestement au chiffre de 1 million 600,000 francs. Les réserves diverses atteignent, il est vrai, un chiffre presque égal.

La Banque de Mulhouse

Après la guerre de 1870, le besoin impérieux se fit sentir d'avoir à Mulhouse même, ville essentiellement industrielle et par contre-coup commerciale, un établissement de crédit de puissante envergure, pouvant rendre de grands services à l'industrie et au commerce de la région, nécessité d'autant plus grande, qu'en suite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'empire allemand, l'industrie du

M. Eugène Favre
Président de la Banque de Mulhouse.

pays n'avait plus, ou presque plus son débouché naturel et tutélaire, la France, et se voyait obligée de chercher par ailleurs l'écoulement de ses produits manufacturés.

D'où, en 1871, création d'un établissement de crédit sous le nom de *Banque de Mulhouse*, société anonyme au capital-actions de 12 millions de francs,

Edmond Goudchaux
Fondateur de la Banque de Metz.

divisé en 24,000 actions de 500 francs chacune, libérées de moitié, soit un montant versé de 6 millions de francs.

L'essor pris par la Banque de Mulhouse date réellement de 1874, au moment où une direction intelligente et habile sut faire rentrer la banque dans la voie du programme qui lui fut tracé lors de sa fondation. En voici depuis la marche ascendante :

Au cours de l'année 1877, la Banque de Mulhouse ouvrit deux succursales, dont l'une à Strasbourg, et l'autre à Épinal, centre industriel du département des Vosges.

En 1882, création d'une succursale à Colmar, par l'absorption de la maison Ab. Sée et Fils, banquiers et agents-trésoriers du gouvernement français.

En 1896, création d'une succursale à Belfort.

En 1897, libération intégrale du capital-actions par l'appel des 6 millions de francs non versés jusqu'alors.

En 1900, augmentation de capital de 4 millions de francs, par la création de 3,200 actions de 1,250 francs chacune, augmentation qui porta le capital-actions à 16 millions de francs.

Le 1er janvier 1909, ouverture d'une agence à Montbéliard.

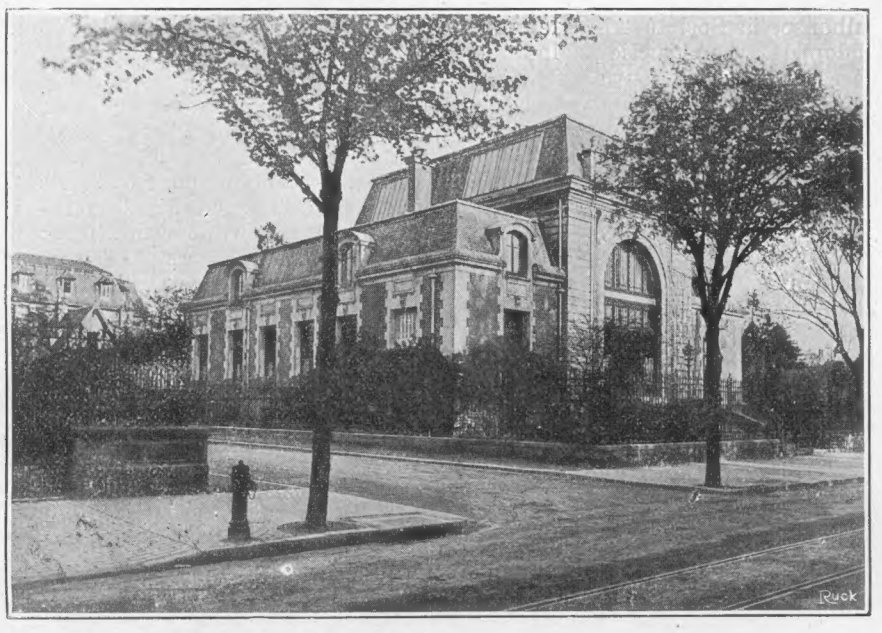
En 1909, création d'une succursale à Paris et d'une agence au Havre.

A la même époque, en 1909, augmentation de capital de 8 millions de francs, par la création de 6,400 actions nouvelles de 1,250 francs, ce qui porta le capital-actions à 24 millions de francs.

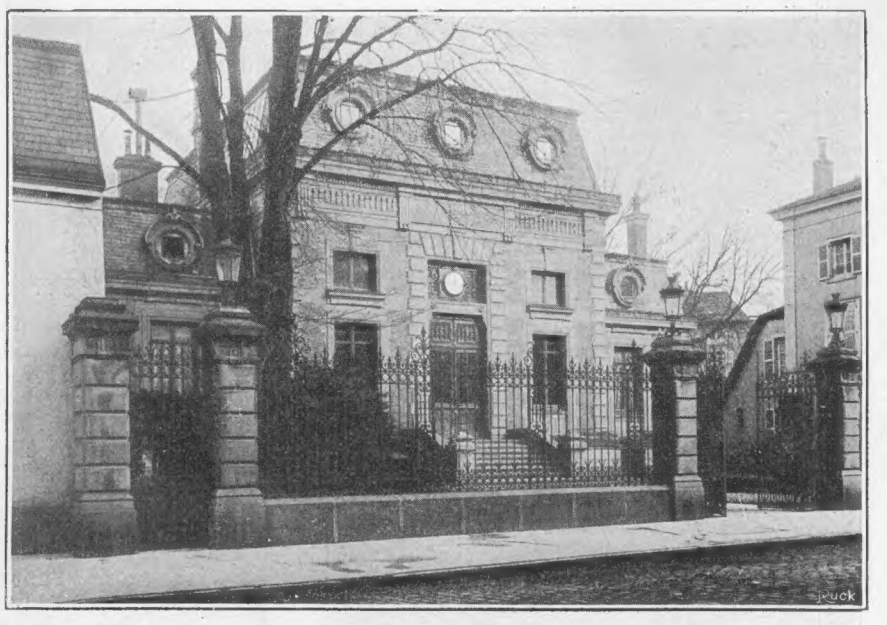
Le 29 juin 1911, assemblée générale extraordinaire des actionnaires à l'effet de délibérer sur une nouvelle augmentation du capital, de 24 millions à 36 millions de francs, par l'émission de 9,600 actions nouvelles de 1,250 francs.

Les réserves et report à nouveau au 31 décembre 1913 sont : Réserve statutaire, 11,767,000 francs; Fonds de prévoyance, 1,630,500 francs; Report à nouveau, 1,310,500 francs. Au total : 14,708,000 francs, soit 40,85 0/0 du capital social de 36 millions de francs.

La Banque de Mulhouse à Paris.



La Banque de Mulhouse, à Belfort.



La Banque de Mulhouse, à Épinal.

Le premier Conseil d'administration de la banque, lors de sa fondation, le 8 novembre 1871, était présidé par M. Edouard Mieg. Il est remplacé aujourd'hui par un Conseil de surveillance composé de MM. Eugène Favre, ancien industriel à Mulhouse, président; René Bian, de la maison L. Bian et Cie, à Sentheim, vice-président; Léon Mieg, de la maison Charles Mieg et Cie, à Mulhouse; Eugène Jaquet et Jean Vaucher, anciens industriels à Mulhouse; Jean Lantz, de la maison Lantz frères, à Mulhouse; Lucien Dreyfus, de la maison Dreyfus-Lantz et Cie, à Mulhouse; Jules Dreyfus-Brodsky, de la maison de banque Les fils Dreyfus et Cie, à Bâle; Charles Eissen, président de la Chambre de commerce, président du Crédit foncier d'Alsace et de Lorraine, à Strasbourg; Alfred de Glehn, ✵, ingénieur à Mulhouse; R. Laederich, industriel à Épinal; A. Lauth-Scheurer, ✵, de la maison Scheurer-Lauth et Cie, à Thann (Alsace); A. de Muralt, de la maison Dollfus-Mieg et Cie, à Mulhouse; Théodore Schlumberger, de la maison Schlumberger; Léon de Schlumberger, de la maison Nicolas Schlumberger et Cie, à Guebwiller; Charles Zahn-Burckhardt, de la maison de Banque Zahn et Cie, à Bâle.

La direction centrale à Mulhouse est assurée par MM. Fréd.-A. Thyss et Jules Gugenheim, directeurs, et par M. W.-G. Mullhaupt, sous-directeur.

Le bilan pour 1913 accuse un bénéfice de 6 millions 451,446 francs, duquel il faut déduire une somme de 1 million 540,209 francs pour frais généraux. Le dividende a été de 8 0/0 depuis douze années.

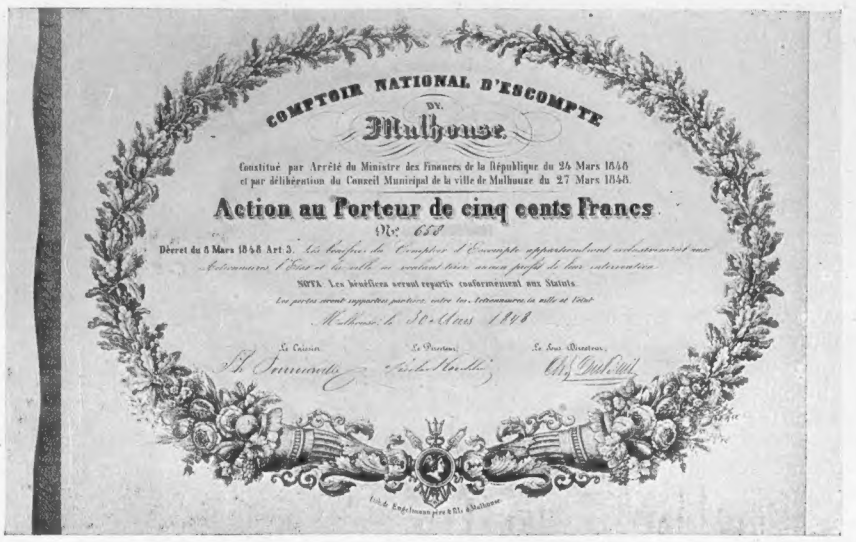
Le Comptoir d'Escompte de Mulhouse

Cet établissement fut primitivement fondé sous le nom de Comptoir National d'Escompte de Mulhouse. Il est né des événements de 1848.

Pour reconnaître toute l'importance, la gravité de la situation de 1848, il faut se représenter qu'à ce moment il n'existait encore aucune des idées de solidarité en vue de conjurer un péril.

Au milieu de la surprise générale, il se forma une réunion des principaux industriels de Mulhouse, et leur première pensée fut de composer un comité qui prendrait dans son sein un certain nombre de délégués, à envoyer à Paris, pour solliciter des emprunts, en offrant une première hypothèque sur les établissements industriels.

Il n'y avait pas eu de temps perdu. La Révolution avait éclaté le 24 février 1848. Par décret du 7 mars, le gouvernement provisoire de la République française avait posé le principe de la formation des Comptoirs nationaux d'escompte, et quelques jours après, le 11 mars, la sanction était donnée au Comptoir de Mulhouse, qui fonctionna avant la fin du même mois, c'est-à-dire à peu près un mois après le jour du renversement de la monarchie.



Figurine du premier titre émis en 1848 par le Comptoir d'Escompte

C'est un devoir de rendre publiquement justice aux hommes actifs et clairvoyants dont les efforts réussirent à rassembler, en si peu de jours et dans de telles circonstances, les éléments de ce Comptoir.

Siège social du Comptoir d'Escompte de Mulhouse.

Le capital-actions s'élevait à 500,000 fr. représenté par 1,000 actions au porteur, de 500 fr. chacune, qui furent souscrites par environ 250 actionnaires.

En sus, la ville de Mulhouse et l'Etat, chacun pour moitié, garantissaient le Comptoir pour un million.

Les bénéfices devaient appartenir exclusivement aux actionnaires, l'Etat et la ville ne voulant tirer aucun profit de leur intervention, mais seulement participer aux pertes éventuelles.

Le Comptoir fonctionna dans ces conditions pendant six ans, de mars 1848 à mars 1854.

En mars 1854, la ville et l'État cessèrent leur garantie; la Banque fonctionna sans leur concours, en portant le capital à un million de francs, dont 800,000 francs seulement furent émis pour commencer et souscrits par environ 160 actionnaires. Les actions furent de 500 francs, nominatives, et existaient encore en 1898, date à laquelle elles furent échangées contre des actions de 1,000 marks.

L'ancienne raison sociale fut remplacée par celle de *Comptoir d'Escompte de Mulhouse*, que, depuis lors, cet établissement a toujours conservée.

Il fonctionna avec l'autorisation du gouvernement impérial, qui était donnée par décret, et la nomination du directeur était soumise à l'approbation du ministre des finances. Cet état de choses dura jusqu'en 1870.

M. Théodore de Pouvourville, qui avait été caissier du Comptoir dès le début, en 1848, fut nommé directeur en 1850.

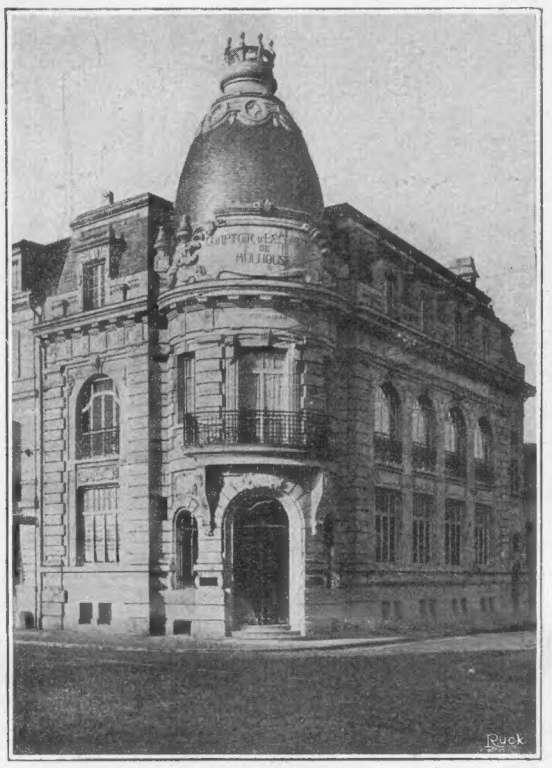
Les restrictions, quant aux opérations du Comptoir, n'étaient plus aussi grandes dans la nouvelle Société que dans la précédente; toutefois, ce ne fut qu'en 1871 que l'on fit aux statuts des modifications sérieuses à ce sujet, et que la direction et le conseil d'administration purent agir d'une manière plus libre, qui n'exclut nullement la prudence. Cependant le mécanisme des affaires était encore assez compliqué et présentait de sérieux inconvénients, en ce qu'il y avait un taux d'escompte fixe pour toutes les valeurs et en ce que l'admission de tous les effets présentés à l'escompte était soumise à un comité d'escompte pris parmi les administrateurs et qui se réunissait trois fois par semaine seulement.

Depuis 1854, le premier dividende à distribuer aux actionnaires fut réduit à 4 0/0 du capital-actions, et ce taux continua à être le même jusqu'à ce jour.

Sur l'excédent des bénéfices, le conseil fixait la portion à attribuer au Fonds de réserve, mais le chiffre ne pouvait en aucun cas être inférieur à la moitié de cet excédent; le surplus était réparti aux actionnaires à titre de dividende complémentaire.

En 1864, le Fonds de réserve ayant atteint le maximum fixé par les statuts

c'est-à-dire le quart du capital ou 200,000 francs, le directeur qui, jusque-là, ne touchait que des appointements, fut intéressé dans les résultats pour 10 0/0



Colmar. — Le Comptoir d'Escompte de Mulhouse.

des bénéfices dépassant 4 0/0 du capital-actions et du Fonds de réserve.

M. Eugène Raval fut chargé de la direction à dater du 1er janvier 1887, et ses fonctions commencèrent avec l'application des nouveaux statuts. Il les a conservées jusqu'à ce jour.

Le 30 juin 1889, le capital fut porté de 1,000,000 fr. ou 800,000 marks à 4,375,000 fr. ou 3,500,000 marks, par l'émission de 2,700 actions nouvelles d'un montant nominal de 1,000 marks. Il fut par la suite élevé successivement jusqu'à 45 millions, son chiffre actuel.

Enfin, le Comptoir a dernièrement consenti la cession de ses succursales, agences et bureaux en France à une société anonyme française qui s'est constituée à Paris sous la dénomination de Banque Nationale de Crédit au capital de 100 millions de francs.

L'un des avantages de la combinaison, et non l'un des moindres, a été d'accroître dans une notable mesure les réserves du Comptoir d'Escompte et par conséquent la valeur intrinsèque de ses actions. En effet, les 110,000 parts de fondateur qu'il a en portefeuille représentent sur la base soit de leur rendement probable, soit de leur prix de rachat, une somme supérieure à 15 millions de francs qui, ajoutée à ses réserves actuelles, équivaudra à près de 60 0/0 de son capital.

L'ALSACE INDUSTRIELLE

La Société Alsacienne de Constructions mécaniques

La *Société Alsacienne de Constructions mécaniques* a pris en 1872 la suite de la Société André Kœchlin et Cie de Mulhouse, fondée en 1826, et de la Société anonyme de Grafenstaden, dont les origines remontent à peu près à la même époque. Elle a exploité les vastes établissements situés à Mulhouse et à Grafenstaden, créés par ces deux sociétés, les développant sans cesse et augmentant leur puissance de production, pour répondre aux besoins de sa clientèle.

En 1879 elle créa d'importants ateliers à Belfort, spécialement pour la construction des locomotives, à laquelle elle adjoignit bientôt après celle des machines et appareils électriques, des machines de filature et de grosse construction. L'usine de Belfort est aujourd'hui indépendante et la propriété d'une société française. La Société Alsasienne de Constructions mécaniques de Mulhouse, dont le capital de 18 millions a été réduit à 13,500,000 francs du fait de cette scission, exploite donc actuellement comme lors de sa fondation les établissements de Mulhouse et de Grafenstaden.

Dans ses ateliers de Mulhouse, la Société Alsacienne a continué et développé la construction de toutes les machines nécessaires à l'industrie textile, machines de filature, tissage et impression d'une part, machines motrices, machines et turbines à vapeur, chaudières à vapeur d'autre part. Les soins apportés par elle à l'étude et à la construction du matériel sortant de ses ateliers lui ont assuré une réputation universelle; ses machines sont employées dans tous les pays du monde.

La Société Alsacienne produit environ 400,000 broches de filature de coton et de laine peignée par an avec les machines de préparation et de peignage nécessaires à leur alimentation. Les progrès qu'elle a réalisés dans la construction de ce genre de machines sont suffisamment connus et appréciés pour qu'il soit inutile de les énumérer.

Pour le tissage, la Société Alsacienne a été l'une des premières maisons construisant en Europe les métiers à tisser automatiques, système Northrop; elle a fourni plus de 6,000 métiers de ce genre. De plus, la Société Alsacienne a fait breveter un nouveau système de métiers automatiques de son invention, dont plus de 3,000 fonctionnent actuellement.

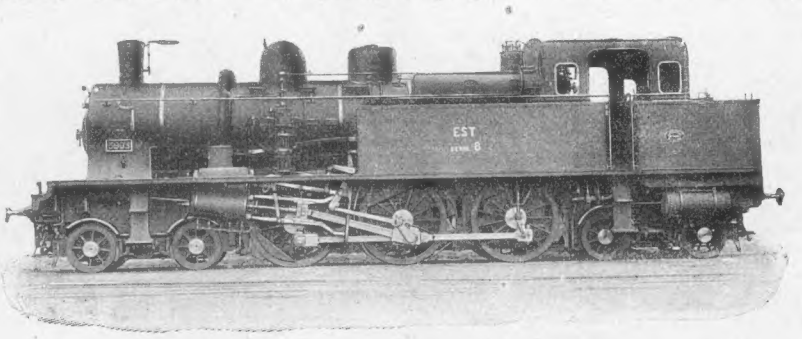
Construisant les machines à vapeur et chaudières à vapeur, la Société Alsacienne est donc en mesure de fournir tout le matériel nécessaire pour transformer les matières textiles brutes en produits finis, fils et tissus, prêts à être livrés à la consommation.

La Société Alsacienne s'est toujours efforcée de se maintenir au niveau des progrès les plus récents et elle a entrepris également la construction des grands moteurs à gaz, actionnant les machines soufflantes de hauts fourneaux et les machines électriques transmettant la force dans les diverses parties des usines métallurgiques, puis, plus récemment encore, celle des turbines à vapeur, système Zoelly; les turbines livrées et en construction représentent une puissance d'environ 250,000 chevaux.

Dans son usine de Grafenstaden, la Société Alsacienne construit spécialement les locomotives et les machines-outils, ainsi que les appareils de levage et le petit outillage.

L'outillage sans cesse renouvelé et perfectionné, l'agrandissement de ses ateliers permettant la construction des grandes unités en usage actuellement, font de la Société Alsacienne l'une des plus puissantes maisons de construction du continent. Elle compte parmi ses clients toutes les grandes usines métallurgiques d'Europe.

Dans ses deux usines, la Société Alsacienne occupe aujourd'hui environ 7,000 ouvriers, ingénieurs, dessinateurs et employés divers. Le chiffre d'affaires annuel moyen est en progression constante



Locomotive Compound des Chemins de fer de l'Est.

et a atteint pour les deux usines, en 1912-1913, environ 32,000,000 francs.

Nous donnons ici un résumé des diverses productions de la Société Alsacienne :

Machines pour l'industrie textile. — Toutes les machines pour la filature, le tissage, l'impression, le blanchiment, la teinture et l'apprêt du coton, de la laine, de la soie.

Mécanique et Hydraulique. — Machines à vapeur horizontales et verticales de toutes puissances. Distribution par pistons-valves, brevetée, système Frikart. Machines à vapeur équi-courant. — Machines soufflantes. — Machines pour trains de laminoirs. — Chaudières à vapeur ordinaires de divers systèmes. — Chaudières à vapeur multitubulaires système Garbe. — Surchauffeurs. — Turbines à vapeur. — Moteurs à gaz. — Turbines hydrauliques

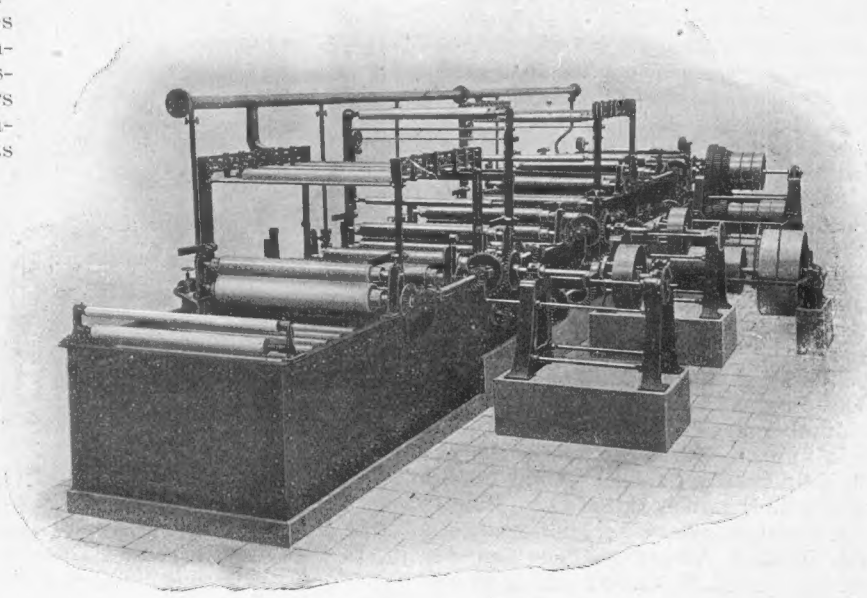
Vue des usines de Mulhouse.

à axe horizontal et à axe vertical. — Transmissions.

Machines-outils pour le travail des métaux; Appareils de levage, crics, vérins. — Petit outillage. — Installations complètes d'usines.

Locomotives et matériel de chemin de fer. — Locomotives à voie étroite.

Electricité. — Dynamos génératrices et réceptrices à courant continu et à courants alternatifs monophasés et polyphasés. — Alternateurs et auto-excitateurs compoundés. — Tranformateurs statiques. — Commutatrices. — Survolteurs et Dévolteurs pour courants continus et pour courants triphasés. — Grues, treuils, ponts-roulants et cabestans électriques; tracteurs, locomotives et tramways électriques.



Machines à savonner pour les tisserands.

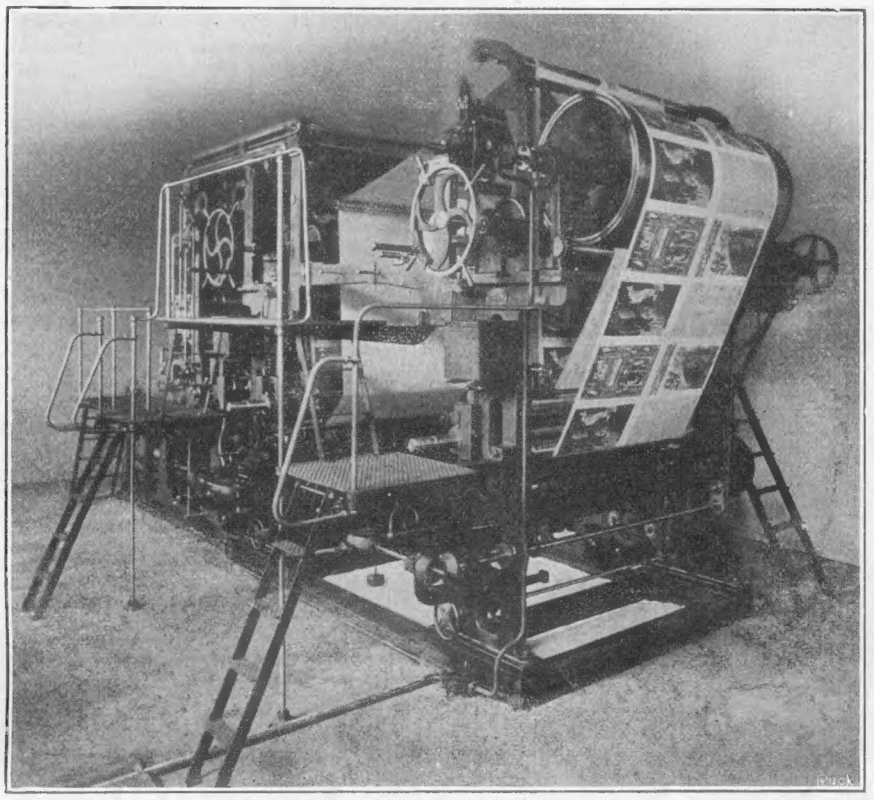
Matériel électrique pour mines. — Pompes d'exhaure et treuils à commande électrique; machines d'extractions électriques; locomotives minières; machines et appareils pour mines grisouteuses.

Impression en creux. — La Société Alsacienne vient de remporter d'autre part un nouveau succès avec sa nouvelle machine à imprimer en creux avec cylindres gravés en photogravure.

Cette intéressante machine, ainsi que les procédés simples et rapides servant à l'établissement des cylindres, tend à révolutionner l'impression des journaux, revues périodiques, etc., dont les illustrations laissent souvent à désirer malgré les moyens coûteux et lents que l'on était obligé d'employer jusqu'à présent.

La Société Alsacienne a déjà monté de grandes installations de machines de ce genre pour d'importantes imprimeries en Allemagne, Russie, Autriche-Hongrie, Etats-Unis d'Amérique, Espagne, Suède, Angleterre, Belgique, Hollande, etc...

En France, nous voyons des périodiques très répandus tels que les « Lectures pour tous » et le « Miroir » imprimés entièrement suivant le procédé en creux, et d'autres journaux illustrés tels que : l' « Illustration », « Fémina », la « Vie heureuse » « Je sais tout », comprendre de nombreux encartages d'impressions en creux dans leurs tirages. La fabrication rapide des cylindres permet en outre,



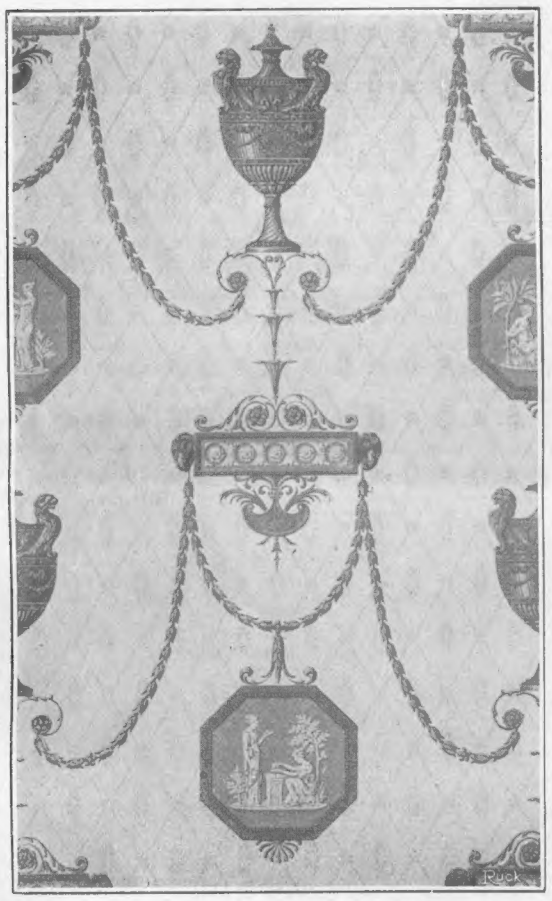
Société Alsacienne de Constructions mécaniques.
La machine à imprimer les illustrations.

même aux quotidiens, d'illustrer journellement leurs textes de gravures, tel que le pratique déjà « l'Éclair » de Montpellier et le fera d'ici à quelques mois le « Nouvelliste » de Lyon.

L'INDUSTRIE DES PAPIERS PEINTS

J. Zuber et Cie

Ecrire l'histoire du papier peint en Alsace, c'est un peu rééditer l'histoire de l'impression sur étoffes, c'est aussi faire l'historique de la maison J. Zuber



J. Zuber et Cie. — Reproduction d'art grec.

et Cie, de Rixheim, qui, par son ancienneté et son importance commerciale, a pris une place presque exclusive non seulement dans la province, mais encore dans le monde entier.

Le papier peint remonte au XVIe siècle, époque à laquelle des missionnaires en rapportèrent l'usage de Chine. Sans remonter si haut, en 1775, Réveillon, dont le nom fait époque dans cette industrie, installa à Paris, au faubourg Saint-Antoine, une manufacture qui gagna rapidement en importance et dont les beaux produits eurent bientôt fait de détrôner les vieilles tapisseries traditionnelles. Cet établissement, qui occupa jusqu'à 300 ouvriers, a gardé une célébrité historique : ce fut par le pillage de ses ateliers que débuta la Révolution.

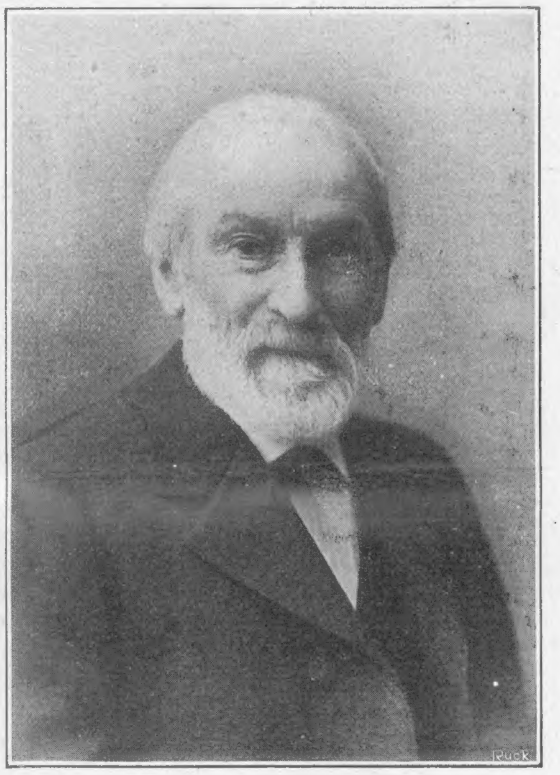
En 1790, Georges Dollfus, chef de l'importante fabrique d'indiennes Dollfus père et fils, créa à Mulhouse, pour son fils Nicolas, sous la raison sociale Nicolas Dollfus et Cie, une fabrique de papiers peints avec une trentaine de tables d'impression.

Pour échapper aux difficultés créées par le blocus commercial dont les douanes françaises entouraient la ville libre de Mulhouse, la maison devenue « Hartmann, Risler et Cie », fit l'acquisition en 1797 de la commanderie de l'Ordre teutonique, à Rixheim, qui était devenue bien national à la suite de la Révolution française.

Jean Zuber, qui avait été engagé comme voyageur dès 1791, entra comme associé et fut chargé d'installer à Rixheim toute la fabrication des papiers peints, avec 48 tables d'impression.

A partir de cette année, le développement se poursuit régulièrement. La fabrique était pourvue, en 1813, de 58 tables d'impression. Outre les papiers peints, on y fabriquait quelques couleurs ou produits chimiques et des papiers blancs à la papeterie de Roppenzwiller. Cette dernière fut reconstruite partiellement en 1820, et c'est là qu'en 1829 on réalisa un progrès considérable : la fabrication des premiers rouleaux en papier continu. Jusque-là il fallait coller bout à bout les feuilles de papier pour constituer ces rouleaux. L'invention permit d'en fabriquer d'une longueur continue de neuf mètres avec la machine de Leitenschneider, perfectionnée par Jean Zuber fils et Amédée Rieder. Cette transformation fut une véritable révolution dans l'industrie du papier peint et en assura dès lors le succès commercial. En même temps, Michel Spœrlin et le même Jean Zuber fils inventaient, en 1820, le procédé des irisés ou teintes fondues et, en 1827, on appliquait à Rixheim, pour la première fois, aux papiers de tenture, l'impression au rouleau taille-douce usitée pour les toiles peintes. Tous ces travaux valurent au fondateur la croix de la Légion d'honneur en 1834.

En 1850, Jean Zuber fils installait la première machine continue mue par une machine à vapeur qui ait fonctionné sur le continent. C'était une machine anglaise imprimant en six couleurs par cylindres gravés en relief. C'est M. Ivan Zuber, son fils, qui, à la suite d'un voyage d'études en Angleterre, s'occupa plus spécialement de cette nouvelle



Ivan Zuber

fabrication. Il ne cessa, depuis, d'y apporter tous ses soins, la développant continuellement pour l'amener peu à peu au degré de perfectionnement que nous lui connaissons aujourd'hui, en s'appliquant à lui garder une place digne de son aînée, — la fabrication à la planche, — et en écartant le petit article à bon marché pour s'en tenir à des papiers décoratifs d'effet plus artistique qui ont contribué à maintenir et consolider la réputation mondiale de J. Zuber et Cie. Jean Zuber fils avait été, lui aussi, fait chevalier de la Légion d'honneur en 1849.

Quelques bons résultats que donnent les machines on ne peut que déplorer l'abandon du travail à la main, qui seul peut donner les effets artistiques de haut intérêt. La manufacture de Rixheim est un

A Rixheim
La Commanderie de l'Ordre teutonique, devenue propriété des Fabriques de papiers peints J. Zuber et Cie

La Commanderie de l'Ordre teutonique (côté des jardins), siège social des Fabriques de papiers peints J. Zuber & Cie.

des rares établissements qui se soient appliqués à maintenir le vieux procédé; plus d'une centaine d'ouvriers y sont constamment employés au travail à la main.

L'art de l'ameublement a atteint aujourd'hui son apogée et l'on peut dire, avec tous les critiques, que le papier peint en est le corollaire indispensable. Il faut à un intérieur de goût une tenture agréable qui en forme comme la parure. On l'a bien vu dans les différentes expositions du mobilier dont Paris a gardé un si durable souvenir. Il faut non seulement le style, qui doit être respecté religieusement, mais l'harmonie des couleurs et ce bon ton général qui est le caractère du « vrai chic ». Le plus beau meuble, adossé à un fond ridicule, devient odieux à l'œil. Le choix du papier peint doit donc être l'objet de tous les soins du décorateur comme du propriétaire. C'est la pensée qui a dominé les efforts de la fabrique Zuber et Cie. C'est elle qui en a déterminé toutes les études et toutes les découvertes récentes. C'est elle qui en est le guide constant.

Parmi les dernières créations intéressantes sorties de cette fabrique et obtenues par le vieux procédé, nous signalerons : un décor japonais à personnages, un grand panneau tapisserie, « La Forêt des Ardennes », Paysage italien, « Ile des Pins », les « Belles Chasses de Maximilien », d'après van Orley, et un grand nombre d'autres dessins de style. Rappelons les créations connues : Isola-Bella, les Courses (au Musée des Arts décoratifs), le Panier fleuri, les Zones terrestres, qui nécessitent 2,000 planches, et l'Eldorado jusqu'à 1,800, etc. L'ensemble de ces productions est d'une note hautement artistique. Seuls des papiers de cette sorte peuvent créer le cadre propre à mettre en valeur un mobilier riche et de grand style. Et ce qui est intéressant à noter c'est que malgré l'énorme progrès fait dans les articles à la machine, J. Zuber et Cie emploient aujourd'hui autant d'imprimeurs à la planche qu'ils en avaient au XVIIIe siècle. Nous ne citons pas ici les récompenses obtenues aux différentes expositions, elles sont trop nombreuses. Nous n'avons à dessein parlé que de leur couronnement : trois croix de la Légion d'honneur.

Comme son grand-père et son père, M. Ivan Zuber, leur continuateur, s'est vu, en effet, décerner la Légion d'honneur en 1867. En 1890, l'entreprise a été transformée en société en commandite par actions sous la direction de MM. Ivan et Emile Zuber; M. Harry Wearne est devenu à son tour participant de l'entreprise en 1893. M. Ivan Zuber s'étant retiré des affaires en 1907, la manufacture de Rixheim reste actuellement entre les mains de MM. Harry Wearne, Georges Gayelin et Louis Zuber, neveu d'Ivan Zuber et fils du peintre paysagiste bien connu Henri Zuber, décédé en 1910 à Paris.

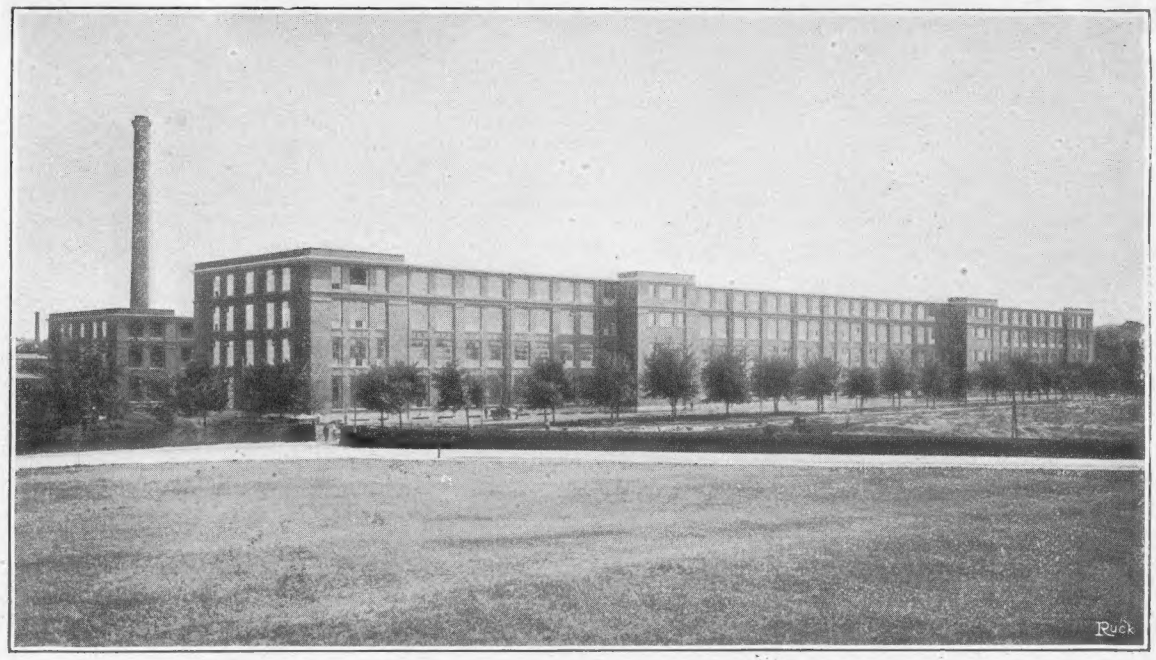
M. Ivan Zuber demeure cependant comme l'âme de toute cette immense entreprise où il apporte encore ses conseils éclairés par un demi-siècle d'expérience. Tous ceux qui ont eu la bonne fortune de visiter la commanderie de Rixheim ont emporté le meilleur souvenir de cette personnalité, une des gloires de la vieille Alsace laborieuse.

J. Zuber et Cie. — L'Eldorado.

DOLLFUS-MIEG & Cie

Dollfus-Mieg et Cie, Société anonyme, siège social à Mulhouse, capital 12,500,000 francs. Cet établissement, dont les origines remontent à la fin du XVIIIe siècle, prit en 1800 la raison sociale Dollfus-Mieg et Cie, qui n'a pas cessé de lui appartenir depuis cette époque. Il fut créé en vue de la fabrication des indiennes, industrie qui fut longtemps l'objet de son exploitation principale. La maison imprimait des tissus, fabriqués dans ses propres tissages; elle introduisit avec succès l'industrie des fils à coudre vers le milieu du siècle dernier et la développa sans relâche. La fabrication des indiennes, que la maison avait amenée à un haut degré de perfection, fut abandonnée il y a environ vingt-cinq ans, mais continuée par un établissement de blanchiment, teinture et impression de tissus. Toutefois, depuis une dizaine d'années, la maison ne s'occupe plus que de la fabrication des fils à coudre et des fils de coton, lin et soie, servant à la broderie, au crochet et au tricot. Ces fils sont vendus sous la marque D. M. C., qui n'est autre que l'abréviation de la raison sociale Dollfus-Mieg et Cie. La marque D.M.C. est connue parmi les consommateurs de fils du monde entier comme recouvrant des produits de qualité tout à fait supérieure. C'est ce qui lui a assuré le succès dont elle jouit depuis de si longues années.

La Société possède également d'importants établissements à Belfort (Haut-Rhin français).



L'aile nouvelle des Etablissements Dollfus-Mieg et Cie, à Mulhouse.

L'impression sur étoffes et la maison Frères Kœchlin

Parler de l'Alsace, c'est, pour les touristes épris de pittoresque, évoquer les vieux châteaux sur les cimes des Vosges; pour les gourmets, c'est rappeler les vignobles fameux dont la tradition fait remonter l'origine aux légionnaires romains de Probus; pour les industriels, le mot d'Alsace est inséparable du berceau des toiles peintes, premier début des impressions de Mulhouse, si connues dans le monde entier.

C'est en 1746 que Samuel Kœchlin et J.-J. Schmaltzer, aidés du peintre J.-H. Dollfus, fondèrent à Mulhouse la première manufacture de toiles peintes.

C'est l'origine des tissus imprimés.

Cette même maison s'est continuée jusqu'à nos jours sous des raisons sociales différentes, où le nom de Kœchlin a toujours été maintenu.

A partir de 1831, elle a commencé à porter le nom Frères Kœchlin, qu'elle a conservé sans interruption jusqu'à maintenant.

Au moment où ses lointains aïeux fondaient cette maison, l'Alsace venait de traverser une période de dévastation.

En 1744, en effet, les Croates et les Pandours aux manteaux rouges (les Rothmæntel) sous les ordres de Nadasdy et du baron de Trenck, avaient saccagé et pillé tout ce qui n'était pas fortifié, et le souvenir s'en est conservé en Alsace, entre autres à Saverne où la cave des Pandours a été remise en mémoire récemment.

Par contre, 1745 c'est l'époque de Fontenoy, c'est l'aurore du style si gracieux du dix-huitième siècle, connu partout sous le nom de style Louis XV.

C'est l'année où Mme d'Etiolles fit la conquête de Louis XV; plus tard, elle sera marquise de Pompadour, protectrice des arts, et donnera son nom au genre Pompadour, que les imprimeurs sur étoffes ont tant reproduit depuis.

Dès le début, l'impression sur étoffes prit le caractère bien spécial et qui lui est particulier : l'union de l'art et de l'industrie.

Il y a même un souvenir curieux à rappeler : avant de devenir marquise de Pompadour, Mme d'Etiolles habitait, rue du Sentier, un hôtel qui depuis un temps immémorial est le dépôt de la maison Frères Kœchlin, à Paris.

L'industrie cotonnière n'existait pas encore en Alsace; elle y fut introduite plus tard par Risler, en 1762; on faisait alors venir les tissus de Suisse, d'Orange et même de l'Inde.

Certaines personnes, qui vendent journellement du calicot, seraient bien étonnées si on leur disait que le mot calicot vient de la ville Kalikut, dans l'Inde, de même que celui de mousseline vient de Mossoul, en Asie-Mineure.

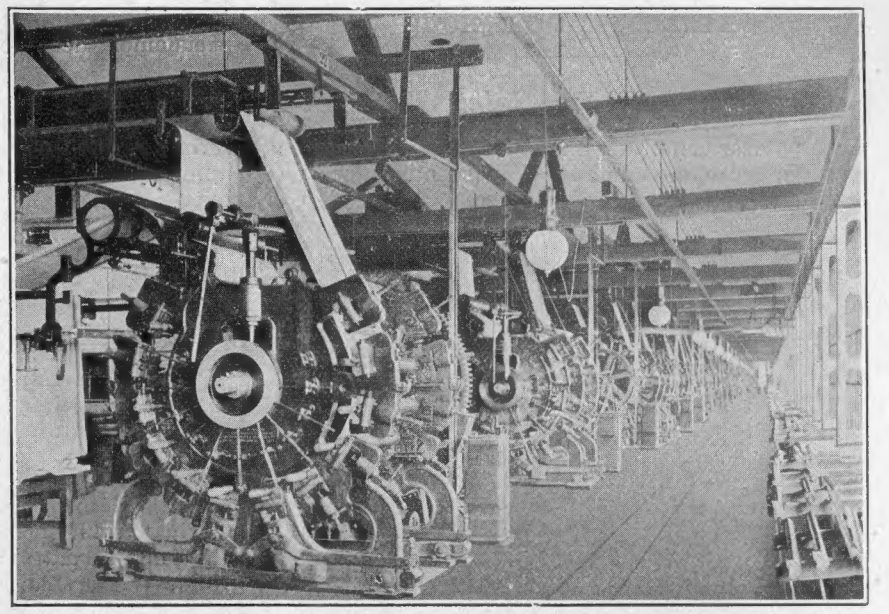
Malgré les règlements prohibitifs du temps et les douanes encerclant Mulhouse, alors petite république indépendante, la nouvelle industrie se développa, mais la vraie période de prospérité date du 9 pluviôse, an VI (28 janvier 1798), époque de l'acte de réunion où toutes les entraves étant supprimées, les marchandises purent être expédiées partout.

C'est peu après, en 1806, que la maison Nicolas Kœchlin et Frères, qui devint ensuite Frères Kœchlin, monta la première machine à imprimer au rouleau dans la nouvelle fabrique construite hors de l'enceinte de la ville, à l'emplacement où elle se trouve encore aujourd'hui.

Grâce à sa longue existence de plus d'un siècle et demi, elle possède de nombreuses archives documentaires qui lui sont très précieuses pour la préparation de ses collections et qui lui ont permis de reconstituer d'après des dessins sortis de ses ateliers toute une évolution du costume et de la mode, de 1810 à 1913, dont nous donnons ici quelques variétés.

Il est curieux de constater qu'au bout d'un siècle les élégantes sont revenues à la forme des robes que portaient leurs aïeules de 1810.

Souhaitons que, pour la joie de nos yeux, elles reviennent à ce qui donnait tant de charme aux simples et fraîches robes du temps de la « Sainte Mousseline » de nos grand'mères, aux jolies fleurs, que les imprimeurs sur étoffes d'Alsace savent varier à l'infini, qui d'un rien font une ravissante toilette, et qui ont été la parure de Mimi Pinson.



Les Ateliers Frères Kœchlin. — Le rouleau à imprimer les étoffes.

Les jolies femmes qui admirent aux étalages des magasins les nouveautés en étoffes imprimées, aux dessins délicats, aux coloris harmonieux, n'ont certainement qu'une bien vague idée du nombre et de la diversité des opérations auxquelles le tissu a été soumis depuis sa sortie du tissage.

Nous n'énumérons pas toutes les opérations en blanchiment et nous passons à l'impression du tissu.

La machine à imprimer comprend autant de rouleaux qu'il y a de couleurs dans le dessin à rendre. Les différents rouleaux sont de même circonférence, de façon que les parties du dessin étant reproduites le même nombre de fois sur chaque rouleau, la position des couleurs, les unes par rapport aux autres, ne varie pas pendant la marche.

Le tissu une fois imprimé, il faut fixer les couleurs (qui sans cela disparaîtraient au premier lavage), c'est-à-dire rendre insolubles dans l'eau de savon les colorants déposés sur la fibre par l'impression. Les procédés de fixation varient suivant la nature des couleurs. Celles-ci fixées (ce qui dans la plupart des cas s'obtient par un passage prolongé dans de vastes chambres remplies de vapeur), il faut les dépouiller des matières mucilagineuses, gommes ou amidons, qui ont été ajoutées au colorant pour former une couleur d'impression bien nette. On l'obtient en faisant passer les pièces dans des bains de savon plus ou moins chauds; elles sont ensuite lavées et séchées.

Après cela il ne reste plus qu'à les apprêter, c'est-à-dire à leur donner un aspect et un toucher agréables qui flattent la marchandise. On y arrive par une série d'opérations compliquées et délicates. C'est de leur réussite, de leur supériorité, que dépend beaucoup l'appréciation d'une étoffe imprimée.

Il existait autrefois une cinquantaine de maisons d'impression en Alsace; leur nombre est aujourd'hui très restreint, et la maison Frères Kœchlin est actuellement, à Mulhouse même, la seule qui existe encore vendant directement et partout ses produits.

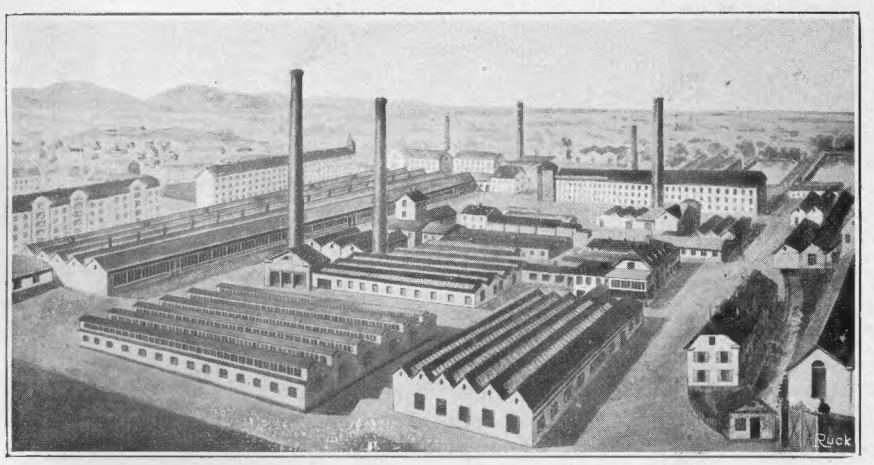
Malgré tout, Mulhouse est resté le centre véritable de l'industrie de l'impression, grâce à ses ateliers de dessin, de gravure, de construction de machines spéciales, et aussi à son école de chimie si réputée.

Par suite du soigneux maintien des anciennes traditions dans de vieilles maisons comme la maison Frères Kœchlin, les marchandises fabriquées en Alsace ont conservé jusqu'à ce jour ce cachet spécial, cette supériorité incontestée qui expliquent qu'elles sont si recherchées dans tous les pays, malgré leur revient généralement supérieur à celui des produits indigènes.

Les robes imprimées depuis un siècle par les Ateliers Frères Kœchlin.

Le progrès ne devait plus s'arrêter dans cette voie; actuellement la maison Frères Kœchlin compte 27 machines à imprimer, elle occupe 800 personnes et couvre une superficie de 70,000 mètres carrés.

Elle a des dépôts et des représentants dans toutes les parties du monde.

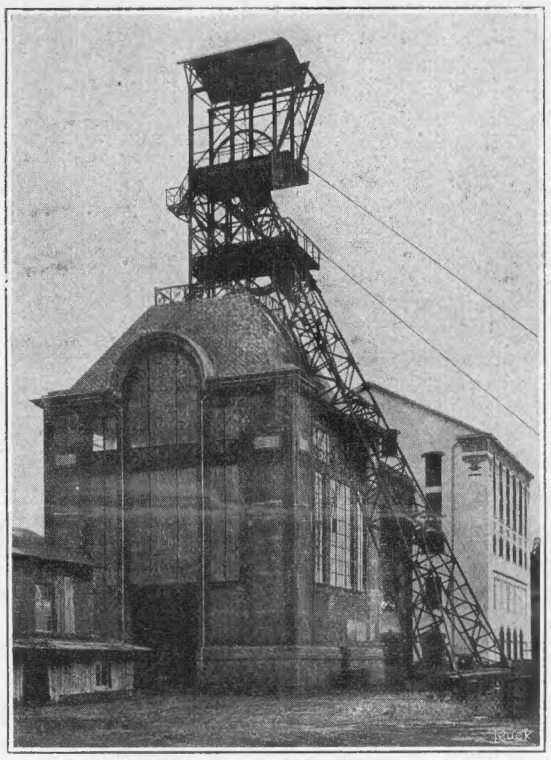


Les Ateliers Frères Kœchlin à Mulhouse.

L'INDUSTRIE CHIMIQUE

Les Mines de Kali-Sainte-Thérèse

La potasse constitue, on le sait, un fertilisant de premier ordre, et l'emploi des sels potassiques en agriculture s'est considérablement développé en



Un élévateur aux mines de Kali-Sainte-Thérèse.

quelques années, par suite de la mise en valeur d'importants gisements potassiques en Allemagne, qui détient le monopole de cette industrie. C'est en effet depuis la découverte de ces gisements que l'industrie de la potasse a pu prendre une réelle extension. Auparavant, les sources de production des sels de potasse étaient assez limitées. Le raffinage des cendres de varechs, le traitement des vinasses de betteraves et des eaux mères des marais salants permettaient bien de produire du chlorure de potassium. En lavant certaines terres contenant des matières azotées et des carbonates alcalins, on peut recueillir des azotates de potasse ; le lessivage des cendres de bois, de matières végétales, pratiqué autrefois dans certains pays, notamment en Russie et en Amérique, en traitant plus spécialement les résidus de la fabrication de l'alcool de betteraves, donne des carbonates de potasse, etc. Les eaux de dessuintage de la laine des moutons donnent aussi des sels de potasse. Mais ces procédés, généralement onéreux, ne pouvaient permettre de donner à l'industrie de la potasse tout le développement dont elle était susceptible.

Les premiers gisements reconnus en Allemagne sont, on le sait, ceux de Stassfurth, dans l'Allemagne centrale. Récemment, en 1904, ont été découverts ceux du bassin de Mulhouse (Haute-Alsace), où se trouvent les concessions de la *Société des Mines Kali-Sainte-Thérèse*, gisements beaucoup plus riches comme qualité. Nous parlerons plus spécialement des gîtes alsaciens qui nous occupent aujourd'hui.

La découverte du gisement potassique alsacien, qui augmente considérablement les richesses minières de cette nature en Allemagne, puisqu'il est estimé contenir 300 millions de tonnes environ de potasse, est d'origine récente. En 1904, le Syndicat Bonne-Espérance créé par M. Joseph Vogt, de Niederbruck, pour la recherche de combustibles, houille et pétrole, dans la forêt de Wittelsheim, avait entrepris un premier sondage qui recoupait une couche de sel gemme à 358 mètres, et à 627 et 649 mètres deux couches de sel potassique. Foncée à plus de 1.100 mètres, la sonde n'avait pas quitté les marnes tertiaires. Devant ces résultats, des travaux importants furent exécutés avec le concours de groupes financiers puissants pour reconnaître l'importance du gîte.

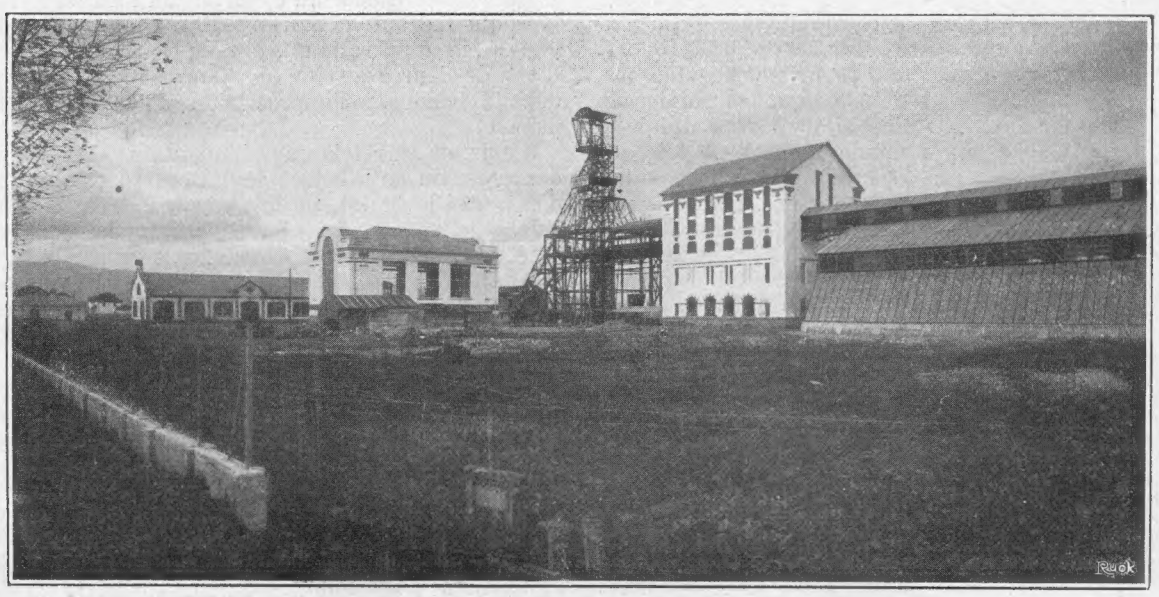
De ces découvertes sont nés quatre groupes principaux, la Société Amélie, qui est passée en 1910 sous le contrôle des Deutsche Kaliwerke, le groupe Wintershall avec 2,600 hectares de concessions, le groupe Hohenzollern avec 3,200 hectares et enfin le groupe alsacien-français Kali-Sainte-Thérèse avec 6,600 hectares et 5 puits foncés.

Ce groupe a constitué le 1er avril 1910 la Société anonyme des Mines de Sainte-Thérèse au capital de 5,600,000 marks en 5,600 actions de 1,000 marks porté en 1911 à 8,000,000 de marks par création de 2,400 actions émises à 1,250 marks pour l'exploitation du domaine de Kali-Sainte-Thérèse de 1,600 hectares au nord du bassin.

En 1911, la société rachetait la majorité des parts des sociétés Alex possédant 2,000 hectares et Rudolf avec ses 2,200 hectares ; Gewerkschaften créées en 1907 par la Gewerkschaft Amélie et dont les concessions sont contiguës à Kali-Sainte-Thérèse. Elle a constitué une troisième filiale, la Gewerkschaft Battenheim pour l'exploitation de 800 hectares de concession. Ainsi, tant par elle-même que par ses filiales, la société de Kali-Sainte-Thérèse détient 6,600 hectares de concessions. Elle a dû, par suite, élever en 1911 son capital de 5 millions 600,000 marks à 8 millions de marks avec une prime de 25 0/0. Pour réaliser son programme, on prévoyait déjà à cette époque l'émission d'un emprunt obligataire de 8 millions de marks équivalent au capital, qui a été réalisé depuis et augmenté à 10,000,000 de marks.

L'ensemble des travaux a démontré que, dans la région de Mulhouse, la couche de sel gemme surmontant les couches de potasse avait une épaisseur moyenne de 2 m. 40; la couche supérieure de potasse 1 m. 35 et le banc inférieur 4 m. 35. Au centre du bassin, le gîte de potasse se rencontrerait à 650 mètres environ de la surface. Le sel de potasse est constitué par de la sylvinite (chlorure de potassium) titrant 30 à 44 0/0 de KCL pour la première couche et 23 à 39 0/0 pour la seconde. Les résultats obtenus par les deux puits de la société de Sainte-Thérèse, qui ont atteint le gîte, confirment ces données générales.

La réglementation actuelle de l'industrie de la potasse en Allemagne contribue à maintenir un équilibre relatif entre la production et les ventes d'une part, et d'autre part entre les prix de vente et ceux de revient, dont profiteront toutes les entreprises. La Société des mines de Kali-Sainte-Thérèse semble appelée à occuper une place importante dans la catégorie des mines de potasse et si l'on considère que la Société des Deutsche Kaliwerke a pu distribuer pour 1912 un dividende de 10 0/0 en plus-value de 1 0/0 sur le précédent, on peut estimer que la Société Sainte-Thérèse sera en mesure de rémunérer, dans la suite, assez largement son capital.

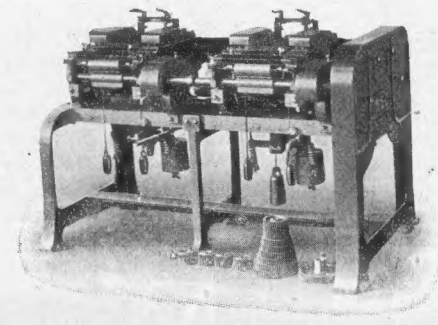


Mines de Kali-Sainte-Thérèse. — Vue générale.

N. SCHLUMBERGER & Cie

La maison NSC fut fondée à Guebwiller en 1808 par Nicolas Schlumberger. Un des ancêtres du fondateur était déjà venu s'établir dans cette ville en 1542, mais s'était rendu plus tard à Mulhouse, où ses descendants ont grandement contribué au développement de l'industrie locale.

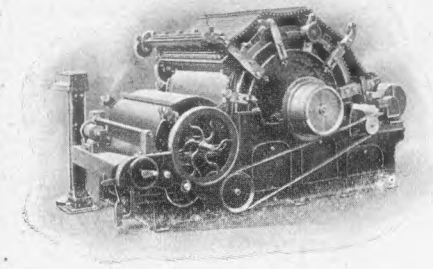
Né à Mulhouse en 1782, Nicolas Schlumberger fut



Etirage à Gills.

d'abord occupé dans la fabrique d'impression de son père. Désirant créer une autre industrie, il quitta Mulhouse en 1808, attiré vers les vallées des Vosges par les forces motrices hydrauliques qui jouaient alors un rôle prépondérant. Après différents essais à Thann et à Massevaux, il s'établit définitivement à Guebwiller et y acheta le moulin qui fut l'origine de la fabrique.

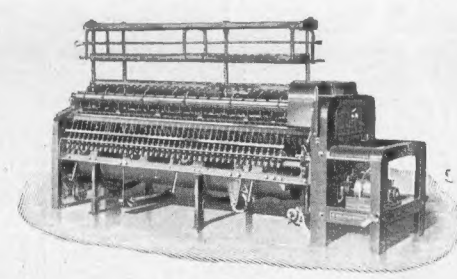
Les premières créations réalisées du temps de



Carde à chapelets.

Napoléon Ier causèrent au fondateur de très grandes difficultés, car il fut obligé d'étudier et d'exécuter lui-même, jusque dans les moindres détails, les machines dont il avait besoin pour sa filature. On ne pouvait alors faire venir de matériel d'Angleterre où l'industrie en était aussi à ses débuts ; ce pays, visant à monopoliser l'industrie cotonnière naissante, avait rigoureusement interdit l'exportation des machines.

C'est ainsi que la plupart des machines de la pre-



Métier continu trame.

mière filature, comprenant 10,000 broches avec accessoires, et de la deuxième filature de 23,000 broches, montée en 1818, furent exécutées dans les ateliers mêmes de la maison.

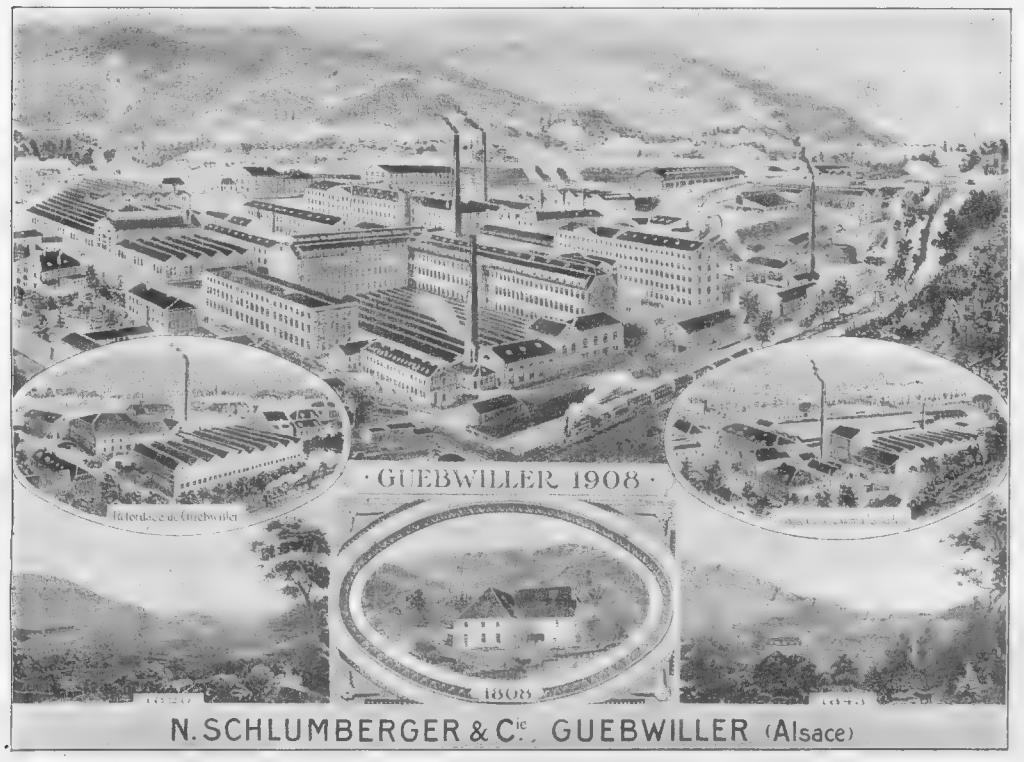
L'emploi d'un premier moteur à vapeur dans l'établissement correspond à cette même date de 1818.

Au début, l'atelier de construction avait seulement pour but de fournir les machines nécessaires à la filature NSC; il fit de très rapides progrès en inventions nouvelles et en perfectionnements et devint bientôt une industrie indépendante.

En 1824, les premières machines pour la vente furent construites et furent appréciées à tel point que l'atelier de construction prit rapidement un très grand essor. Un des grands avantages de la maison

était de pouvoir essayer dans sa propre filature les nouveaux modèles exécutés dans ses ateliers.

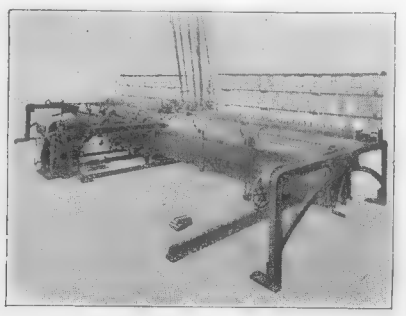
Vers 1820, le bois dont on s'était servi jusqu'alors dans la construction des machines, fut remplacé par la fonte.



En 1827, le nombre des broches de la filature fut porté à 50,000.

En 1832 furent introduites les premières machines à filer demi-automates, appelées Mule-jennies, sur lesquelles la torsion du fil se faisait automatiquement, tandis que le renvidage se faisait encore à la main. Un perfectionnement nouveau fut apporté par la maison NSC en 1844 à cette même machine; il consistait à remplacer par un mouvement mécanique le mouvement de rentrée du chariot qui jusqu'alors était fait à la main.

Enfin en 1846 le dernier des principaux mouvements manuels de cette machine, qui restait jusque-là dépendant de l'adresse de l'ouvrier, c'est-à-dire le mouvement donnant la forme à la bobine, put être avantageusement remplacé par un appareil automatique. La machine en question fut alors dénommée « renvideur-automate ».



Métier renvideur.

En 1834, la roue hydraulique de 9m,5 de diamètre et de 3 mètres de large, donnant 120 chevaux, fut construite; elle a été un des exemples classiques de ce genre de moteurs et n'a été mise hors d'usage qu'en 1909, pour être remplacée par des turbines modernes de 300 chevaux.

En 1838, on commença la construction des machines pour filer le lin, le chanvre et les étoupes, et on monta une filature de lin; ce dernier bâtiment fut utilisé plus tard comme filature de coton.

En 1843 l'usine à gaz fut établie.

De 1844 à 1850, la maison rechercha un système permettant de séparer mécaniquement les fibres longues des fibres courtes. L'invention de Josué Heilmann amena une solution du problème; dès 1847 la maison NSC construisit et vendit des peigneuses rectilignes pour la laine, dès 1849 pour la schappe et dès 1850 pour le coton. La propre filature employait en 1911 602 têtes de peigneuses. Les frais occasionnés jusqu'à la mise au point définitive de la première peigneuse se montèrent à la somme ronde de 900,000 francs. Ce chiffre prouve la somme de travail qui a dû être fournie et les difficultés multiples qui ont dû être vaincues pour arriver au résultat qui a transformé la fabrication des filés fins.

En 1852, le premier appareil automatique à débourrer les chapeaux de cardes fut construit.

En 1859/60, un grand rez-de-chaussée fut construit et la filature fut augmentée de 28,500 broches.

En 1874, la fabrique de fils à coudre de MM. de Jongh et fils, à Lautenbach, et le retordage J. Biehler, à Guebwiller, furent acquis.

En 1883, l'atelier fut agrandi par la construction d'un grand rez-de-chaussée et les premières machines à fraiser furent introduites.

C'est en 1885 que les premiers Gillbox-Intersecting furent construits et introduits dans la filature de laine peignée.

En 1896, la nouvelle fonderie à moulage mécanique fut installée; un grand progrès fut réalisé dans l'alimentation des machines à mouler et chantiers de mouleurs par le transport du sable en wagonnets sur voie élevée; cette installation a servi de modèle à bien des fonderies.

Depuis lors, l'atelier de construction a subi d'année en année d'importantes augmentations et réorganisations; le travail en séries fut introduit par suite de l'adoption d'un matériel tout moderne. L'ancienne machine à raboter et le tour au crochet furent pour la majeure partie remplacés par la machine à fraiser les surfaces et la machine à fraiser rond qui, elles, dans les temps les plus récents, sont déjà, pour certains travaux, obligées de céder le pas à la machine à meuler les surfaces et pièces de tour. D'autre part, le tour à chariot parallèle était relégué, pour les grandes séries de pièces en fer et en fonte, au second plan par l'introduction des tours automates et demi-automates, de même que la machine à fraiser les engrenages dent par dent se vit remplacée par la machine à fraise hélicoïde.

Outre ces progrès dans l'emploi des machines-outils, les installations de forge, ferblanterie, trempe, aiguisage, menuiserie furent aussi complètement modernisées. La question des transports de force devenant, par suite de l'augmentation d'étendue des ateliers, de plus en plus difficile, la commande par moteurs électriques, qui s'était imposée pour certains bâtiments, fut généralisée pour tout l'établissement de construction en 1911.

Dans le courant de cette même année, le retordage fut notablement augmenté.

Le nombre total des employés et ouvriers s'élève à 1,700. La production de l'atelier en douze mois en machines pour laine peignée, coton, schappe, etc., est d'environ 100.000 broches en continus et renvideurs, avec préparation. La production par jour de dix heures de la filature avec 58,000 broches, composées du matériel le plus moderne, est de 3,700 kilos, dont 2,700 en peigné et 1,000 en cardé, numéro moyen 30 français. Les retordages ont ensemble 16,000 broches.

La force motrice totale des divers établissements est de 1,600 chevaux en vapeur, électricité et turbines hydrauliques.

La raison sociale de la maison N. Schlumberger et Cie est restée la même depuis sa fondation; les prix qu'elle a obtenus aux expositions pour ses différentes branches sont les suivants :

Paris, médailles d'or en 1827, 1834, 1839, 1844 et 1849, grande médaille d'honneur en 1855 et hors concours en 1867. De même à Strasbourg en 1895 et à Roubaix en 1911.

La maison n'a pas participé à d'autres expositions.

Malgré le changement des temps depuis la fondation de la maison, son but est toujours resté le même, savoir : fournir un travail solide, par lequel l'industrie alsacienne, s'appuyant sur l'activité et l'habileté éprouvée de ses ouvriers, s'est acquis sa réputation universelle, et rester fidèle aux principes d'un développement calme, mais s'inspirant toujours du progrès dans les temps difficiles aussi bien que dans les temps prospères.

La Société est représentée, pour le nord de la France et la Belgique, par M. Gaston Barbier, rue Hocheporte, 110, à Liége, et pour l'Est, par M. Charles Bernard, rue de la Préfecture, 45, à Epinal.

La maison NSC livre des fils à coudre pour tous les usages domestiques et industriels et la marque au bouc en est renommée de longue date.

Un dépôt régulier de ses fils à coudre est entretenu à Paris, chez M. S. Scholak, rue Saint-Martin, 203.

Pour l'exportation, l'agent est M. H. Drouet, rue des Trois-Frères, 1, Paris.

LES MINES DE LA HOUVE

La Société des Mines de la Houve a pour objet l'exploitation des concessions houillères situées près de Kreuzwald-Hargarten-aux-Mines, en Lorraine annexée (canton de Boulay), en vertu des concessions accordées en 1857 par le gouvernement français pour une surface de 1,732 hectares. Les concessionnaires étaient au nombre d'environ cinquante, principalement composés de propriétaires fonciers

La Direction des Mines de la Houve.

de Lorraine ainsi que de certains petits industriels de la région.

Les terrains concédés n'ont été mis en valeur qu'en 1895, parce que d'autres concessions qui avaient été octroyés à la même époque : l'Hôpital, Falk, Merlenbach, Carling, etc., ont donné lieu à de grands déboires par suite de la difficulté que l'on éprouvait à cette époque à foncer des puits en terrains très aquifères. Ce n'est que grâce à l'apparition du système Kind-Chaudron que l'on réussit au bout d'un long espace de temps et avec beaucoup d'argent à creuser un premier puits à l'Hôpital.

Des neuf concessions accordées par le gouvernement français en 1857, huit ont fusionné pour constituer la Société Sarre et Moselle avec capitaux français et belges. Cette société se trouve actuellement complètement entre les mains de Hugo Stinnes de Mülheim (Ruhr) et de la Société métallurgique Deutsch-Luxembourg.

La concession de la Houve a trouvé à Strasbourg en 1892 un groupe essentiellement alsacien-lorrain français pour vérifier et contrôler les sondages faits en 1856-1857 sous la surveillance de l'ingénieur des mines français de l'époque, M. Jacquot. A la suite de la confirmation des premiers sondages, ce groupe fonda une société alsacienne sous le nom de « Société des Mines de la Houve », le 5 janvier 1895; (le nom la Houve provient de ce que l'un des sondages de 1857 a été fait dans la forêt domaniale portant dans le cadastre le même nom).

Le capital initial de cette société a été de deux millions de francs (y compris l'apport de la concession rémunéré en actions).

Le capital a été souscrit presque exclusivement par des capitalistes alsaciens-lorrains et français.

Depuis cette création, le capital a été successivement augmenté pour couvrir les dépenses de développement de la mine et la construction d'un grand réseau de distribution de force à distance. Il se compose actuellement d'un capital-actions de 7.812.500 francs et d'un capital-obligations de 9.702.500 francs, soit un total de 17.515.000 francs.

La Société possède trois puits d'extraction : le puits Jules, le puits Marie ayant 3 m. 65 de diamètre et le puits Uhry entrant cette année en service, ayant 5 mètres de diamètre. Ce dernier puits se trouve à environ 1,500 mètres des deux premiers et possède un important raccordement au chemin de fer. Toutes les installations de ce nouveau siège seront exclusivement actionnées par l'énergie électrique fournie par la grande centrale mentionnée plus bas. L'extraction de 1913 a atteint 389,000 tonnes. Elle a été en grande partie vendue en France, Alsace-Lorraine, Luxembourg, Suisse et nord de l'Italie.

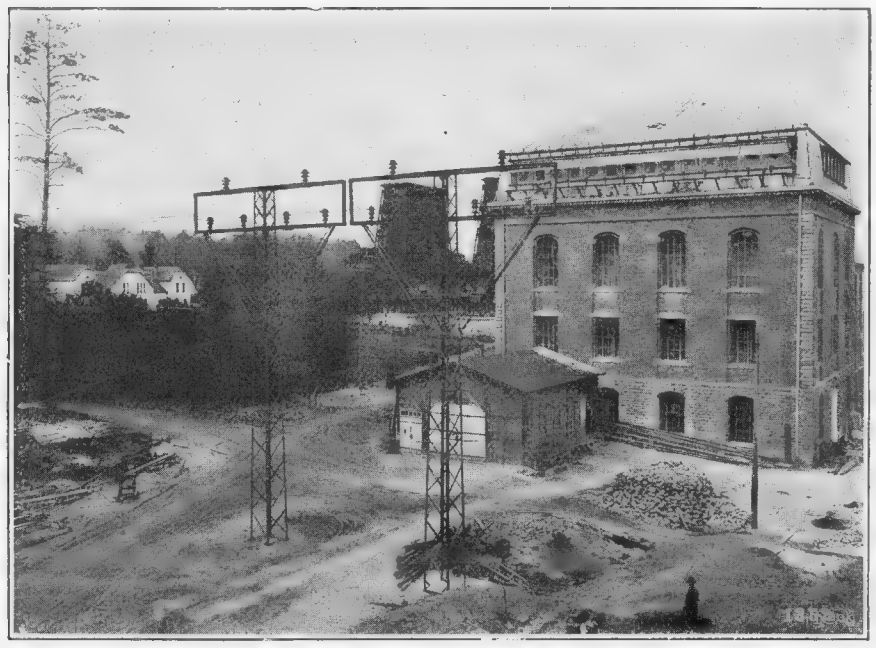
La clientèle française est constituée par l'industrie de Meurthe-et-Moselle, Haute-Saône, Meuse, Marne, Doubs, Vosges et jusqu'à Lyon.

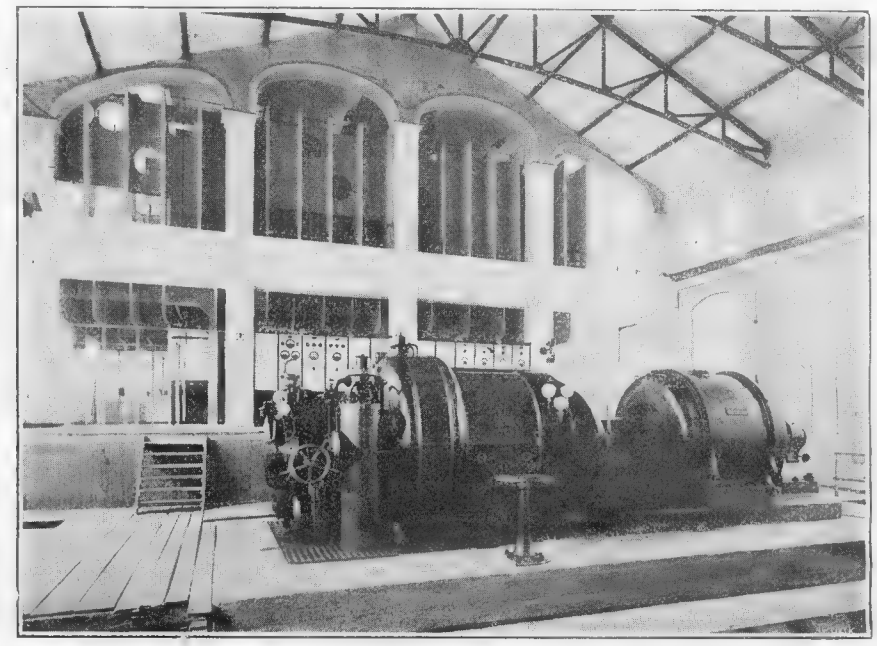
Depuis six ou sept ans, la Société de la Houve fournit certaines administrations publiques en France telles que la ville de Nancy, les 6e, 7e et 20e corps français, selon les hasards de l'adjudication.

Les Mines de la Houve ont créé un grand réseau de distribution électrique de près de 380 kilomètres à haute tension de 65,000 volts avec une centrale électrique de 18,000 kw. représentant une dépense qui atteint près de dix millions de francs.

La création de ce réseau constitue, sinon de droit du moins de fait, un quasi-monopole de distribution énergique dans toute la Lorraine, sauf la région de Metz et une petite partie de la région de Thionville. Toutefois l'examen seul du parcours des lignes principales de la distribution électrique des Mines de la Houve fait voir l'importance du rôle que celle-ci est appelée à remplir dans le reste de la Lorraine annexée.

Une remarque capitale à certain point de vue trouve sa place ici, à savoir qu'en 1911 un accord est intervenu entre les Mines royales de Sarrebrück et les Mines de la Houve, en vertu duquel les Mines royales de Sarrebrück s'interdisent la fourniture en Lorraine, soit directement, soit indirectement, du courant électrique produit ou à produire dans ses domaines pour une durée de quarante années avec faculté de prolongation pour une période égale. De son côté, la Houve s'est interdit de fournir, soit directement, soit indirectement du courant en Prusse pendant la même période. Ces deux sources principales d'énergie électrique de toute la contrée ouest allemande sont donc complètement indépendantes l'une de l'autre sous le régime de la convention ci-dessus.





Mines de la Houve. — Les forces motrices.

Mines de la Houve. — Les voies de chargement et de criblage.

L'idée de prolonger le réseau électrique de la Houve jusqu'à la frontière française, au sud à Chambrey, au nord à Fontoy, est parfaitement rationnelle et logique, étant donné que l'est de la France se trouve en partie tributaire de la houille du bassin de la Sarre, et que l'énergie électrique peut être considérée comme la transformation, sur le carreau de la mine, du charbon en énergie qui, transportée par câble électrique, représente une très sensible économie sur le transport du charbon jusqu'à l'usine de l'industriel se servant encore des moteurs à vapeur.

La Société des Mines de la Houve est en instance auprès du gouvernement grand-ducal pour l'introduction du courant électrique dans le grand-duché de Luxembourg.

Il n'est mystère pour personne que de grandes administrations françaises d'utilité publique, telles que la Compagnie des Chemins de fer de l'Est, le P.-L.-M., le Gaz de Paris, sont des acheteurs réguliers, et pour de fortes quantités, de charbon provenant du bassin de Sarrebrück.

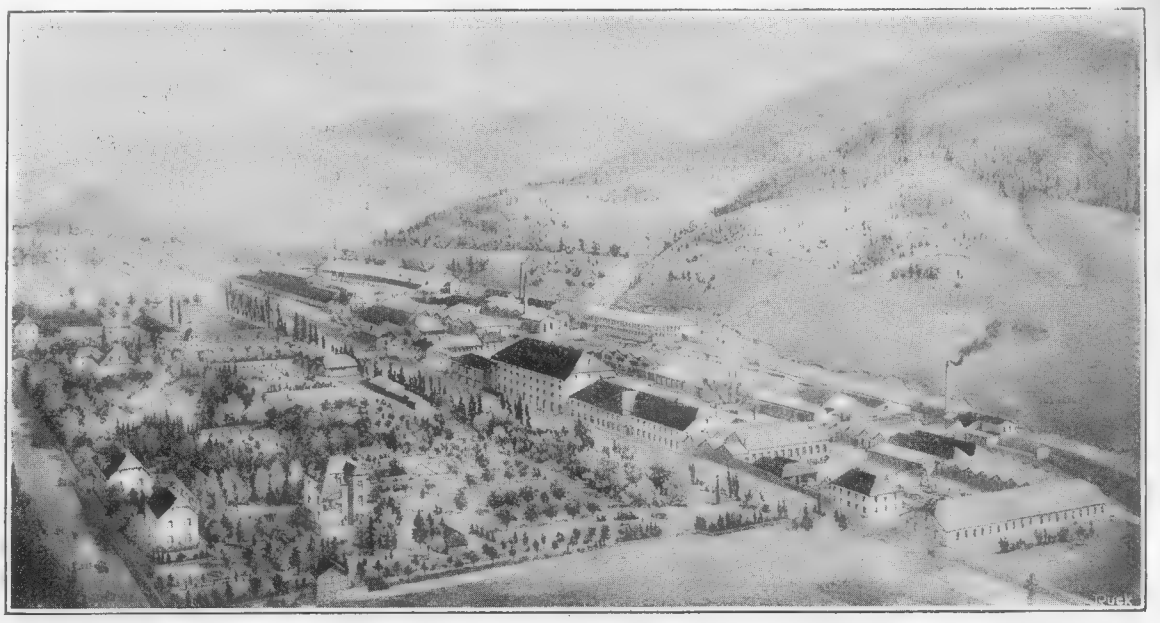
Les Mines de la Houve sont, de toutes les houillères allemandes, les plus rapprochées de la frontière française. La distance à vol d'oiseau est d'environ 60 kilomètres.

Le conseil d'administration se compose de MM. Jules Schaller, président, directeur du Crédit foncier d'Alsace-Lorraine, à Strasbourg; le baron de Stucklé, administrateur-délégué des Anciennes Salines domaniales de l'Est; Louis Weill-Goetz, président de l'Union des Gaz; Félix Gouvy, maître de forges, à Dieulouard (M.-et-M.); François Paschoud, ancien directeur de la Banque d'Alsace et de Lorraine; Albert Bergmann, industriel, à Strasbourg; Edmond Reverchon, banquier à Trèves; Théodore Lichtenberger, ingénieur des mines, à Heilbronn; et Otto Pasquay, rentier, à Munich.

Directeur général : M. Edmond Uhry, ingénieur des arts et manufactures, à Strasbourg, en fonctions depuis la création de la société; directeur technique : M. Daub, ingénieur des mines, à Kreuzwald. Service de distribution électrique : M. E.-O. Meyer, ingénieur-électricien.

Les Ateliers de construction Martinot & Galland

A Bitschwiller-Thann (Alsace)

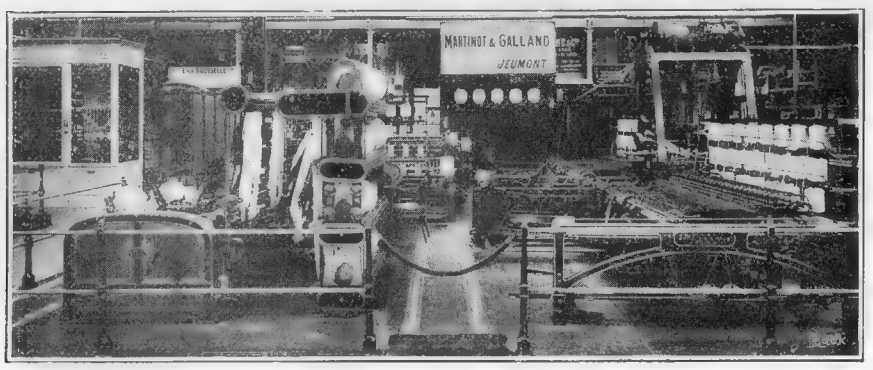


Les Ateliers Martinot & Galland à Bitschwiller-Thann.

L'origine des Ateliers de construction Martinot et Galland est étroitement liée à l'industrie métallurgique et minière de la Haute-Alsace.

Ces usines consistaient, originairement, en un haut fourneau appartenant, ainsi que les mines de fer qui en dépendaient, au chapitre de Murbach. Ce haut fourneau fut établi en vertu d'un arrêt et de lettres patentes de 1739. En 1782, le chapitre de Murbach avait loué ces usines à Laurent qui les exploita jusqu'à la Révolution. Considérées comme bien national, elles furent, en 1792, louées par le domaine à Jérôme Stéhelin et François Bouchot; trois ans plus tard, le 24 août 1795, elles furent vendues à Henri Stéhelin, qui s'associa avec Huber pour exploiter les hauts fourneaux de Bitschwiller. Charles et Edouard Stéhelin succédèrent, en 1829, à Stéhelin et Huber, et fondèrent l'établissement de constructions métalliques, après avoir cessé l'exploitation du haut fourneau. La spécialité des nouveaux ateliers Stéhelin fut la construction des roues d'eau, des moteurs à vapeur et des locomotives. Le 25 octobre 1838, le duc d'Orléans fit le voyage de Paris à Saint-Cloud sur une locomotive construite à Bitschwiller. Lors de l'inauguration du chemin de fer de Mulhouse à Thann, ce fut la locomotive « Ville de Thann », construite également dans ses ateliers, qui fit le trajet de Thann à Mulhouse.

En 1850, la raison sociale devint Stéhelin et Cie. La nouvelle société étendit encore son champ d'action et commença à construire la petite et la grosse chaudronnerie, ainsi que, sous la direction de Victor Peters père, les machines pour l'industrie textile.



Martinot et Galland à l'Exposition de Roubaix (1911)

En 1872, une société par actions fut formée pour l'exploitation de ces établissements. Les gérants en furent Charles Martinot-Peters et Victor Peters fils.

En 1885, Charles Martinot-Peters resta seul gérant; en 1894, il s'associa son gendre Aimé Galland et en 1897, son fils Paul Martinot-Blanchot. La raison sociale est depuis : Ateliers de construction Martinot et Galland, société par actions.

Ces ateliers, spécialisés au début, embrassent donc aujourd'hui plusieurs branches de la construction mécanique appliquée à l'industrie, et principalement les machines pour filature et tissage, et les machines à vapeur. Les établissements de Bitschwiller exportent leurs machines dans tous les pays du monde. Celles pour la filature de laine peignée ont acquis une réputation universelle. L'outillage des ateliers Martinot et Galland est à la hauteur de tous les perfectionnements modernes.

Pour terminer, nous dirons que ces importants établissements, qui occupent plus de 700 personnes, construisent aussi des machines à vapeur jusqu'à la force de 2,000 chevaux. Tous les jours sortent des ateliers pour la construction des machines pour l'industrie textile, plusieurs machines destinées à la filature du coton, de la laine et de la schappe de soie.

Les Ateliers Martinot et Galland ont obtenu les premières récompenses aux expositions internationales de Paris, et plus récemment, à l'exposition internationale de Roubaix, en 1911, ils ont été classés « hors concours et membre du jury ».

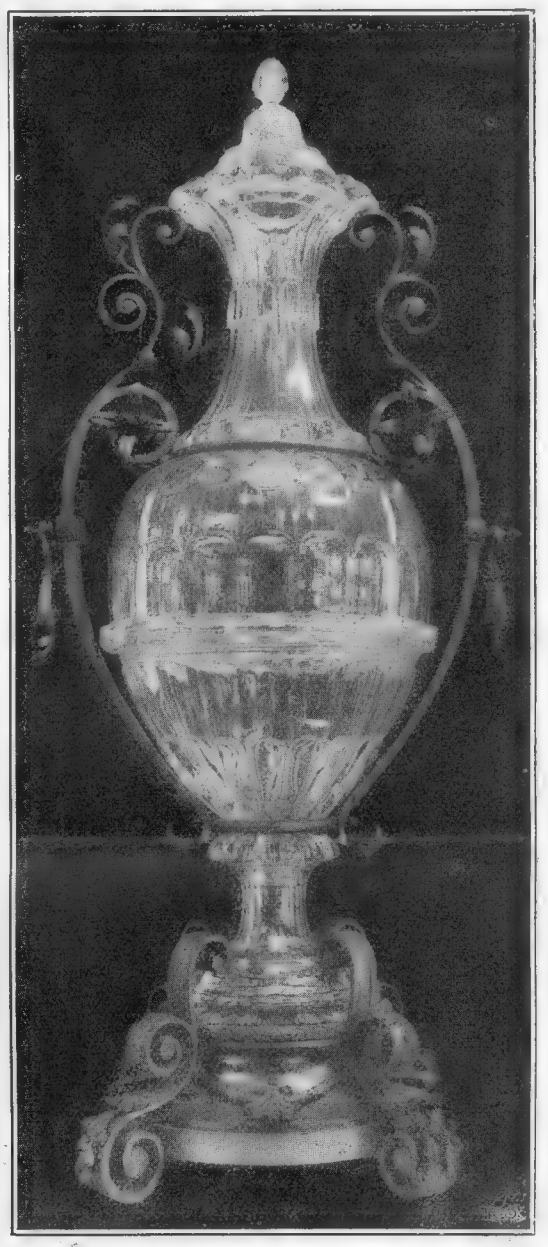
LA LORRAINE INDUSTRIELLE

LES CRISTALLERIES DE SAINT-LOUIS

Les usines des Cristalleries de Saint-Louis, à Münzthal-Saint-Louis (Lorraine), qui comptent parmi les plus importantes cristalleries du monde, sont situées dans l'ancien comté de Bitche, qui fut incorporé à la Lorraine en 1606.

C'est d'ailleurs cette partie de la Lorraine qui passe pour être le berceau des verreries de Lorraine et des Vosges, dont font déjà mention les chroniques du bas moyen âge. Tout porte à croire même qu'à cette époque éloignée l'art de fabriquer le verre comptait déjà plusieurs siècles d'existence dans le pays.

Les Cristalleries de Saint-Louis. — Partie ouest des usines.



Cristalleries de Saint-Louis
Un vase cristal et cuivre.

C'est en 1566 qu'une verrerie a été affermée dans la vallée de Münzthal, où se trouvent aujourd'hui les Cristalleries de Saint-Louis. Cette première verrerie, qui subsistait encore en 1644, finit par subir le sort des autres usines du comté de Bitche, dévastées par les guerres successives qui marquèrent cette époque.

Cristalleries de Saint-Louis. — Quelques flacons et jarres.

Un siècle après cependant la verrerie de Münzthal s'est relevée, et le 17 février 1767, un arrêt royal accorde, à perpétuité, aux fondateurs de l'établissement actuel, le domaine de Münzthal, « à charge d'y construire une verrerie à plusieurs fours, les logements des maîtres et des ouvriers et une église ».

En l'espace de deux ans, l'usine était construite et mise en marche sous le nom autorisé de « Verrerie Royale ».

Vendue comme bien national, le 3 prairial an VI, la Verrerie de Saint-Louis fut rachetée, en l'an VIII, par un groupe de maîtres-verriers du pays, et en vertu d'une ordonnance royale du 7 juin 1829, ses propriétaires se sont constitués en « société anonyme », régime que l'établissement de Saint-Louis a conservé jusqu'à aujourd'hui.

La Verrerie de Saint-Louis a pris très vite un grand développement. Dès 1788, elle avait trois fours en marche et occupait environ 400 personnes; sa production annuelle avait une valeur de 240,000 livres. La fabrication comprenait alors le verre à vitre, le verre de table, façon de Bohême, et la gobeletterie en verre blanc. L'entreprise était très prospère; néanmoins, les fondateurs et la direction de l'usine ne voulaient pas rester confinés dans le cercle étroit des procédés de fabrication connus et appliqués alors en France : ils visaient plus haut, ambitionnant de porter leur art à un degré de perfection inconnu en France. L'Angleterre avait en effet conservé jusqu'à cette époque le monopole d'un verre nommé « cristal » et qui était incomparablement supérieur à tout ce que l'industrie verrière du monde avait pu produire.

Il y avait bien déjà en France un verre blanc, appelé « cristallin », mais il était loin d'égaler le cristal anglais. Partout, dans le monde entier, ce « cristal », qui devait son nom au cristal de roche, était admiré pour sa pureté et sa blancheur parfaites. On savait qu'au moyen de tailles habilement combinées on pouvait donner à cette matière véritablement les feux du diamant, mais le procédé de fabrication proprement dit était inconnu en France.

Prévoyant l'énorme succès que cette découverte aurait dans notre pays, les directeurs de Saint-Louis s'appliquèrent alors à rechercher ce secret de fabrication que possédaient seuls les chimistes anglais. Leurs efforts furent couronnés du plus beau succès; vers la fin de l'année 1781, la Verrerie de Saint-Louis soumettait ses premiers produits en cristal à l'appréciation de l'Académie royale des sciences, qui chargea deux de ses membres, MM. Macquer et Fougeroux, d'examiner ces produits pour en rendre compte à l'Académie.

Le rapport de ces deux savants a été présenté à l'Académie royale dans la séance du 12 janvier 1782. Ce rapport conclut, sans aucune réserve, à la parfaite ressemblance du nouveau cristal de France avec celui d'Angleterre, et d'après les termes exacts du procès-verbal, on voit que Saint-Louis s'est livré à la production industrielle de cristal à base de plomb dès 1781. Aussi M. le général Poncelet pouvait-il, dans son rapport sur une exposition industrielle départementale organisée à Metz, revendiquer, avec une juste fierté, pour Saint-Louis, la gloire de l'introduction du cristal en France.

Le gouvernement français, en récompense de ses succès, accorda, par arrêté du 25 mai 1784, à l'usine de Saint-Louis un supplément de plusieurs milliers d'arpents de bois pour son alimentation.

Et cette introduction du cristal en France a eu le résultat suivant : jusque-là, les cristaux anglais étaient vendus à des prix exorbitants; seules les personnes jouissant d'une grande fortune pouvaient s'offrir le luxe d'un service de table en cristal; mais la vulgarisation du cristal fut la conséquence immédiate de la découverte des directeurs de Saint-Louis, car beaucoup de verreries en France ne tardèrent pas à suivre la voie si hardiment tracée par Saint-Louis en se transformant en « cristalleries ».

Le perfectionnement des procédés de fabrication aidant, le cristal est devenu en peu de temps d'un usage général.

Les usines actuelles des Cristalleries de Saint-Louis sont situées dans cette vallée de Münzthal-Saint-Louis où fut fondée en 1767 la Verrerie royale.

C'est une charmante vallée, encadrée des premières hauteurs boisées des Vosges. Les pentes douces, couvertes de vergers et de champs cultivés; les frais vallons aux ruisseaux poissonneux, échancrant délicieusement les coteaux; les étangs calmes qu'alimentent les multiples sources de la montagne; les belles allées de châtaigniers et de peupliers, formant des promenades ombragées : tout cela fait de la vallée de Münzthal un paysage des plus pittoresques qui peut rivaliser avec les sites recherchés des Vosges.

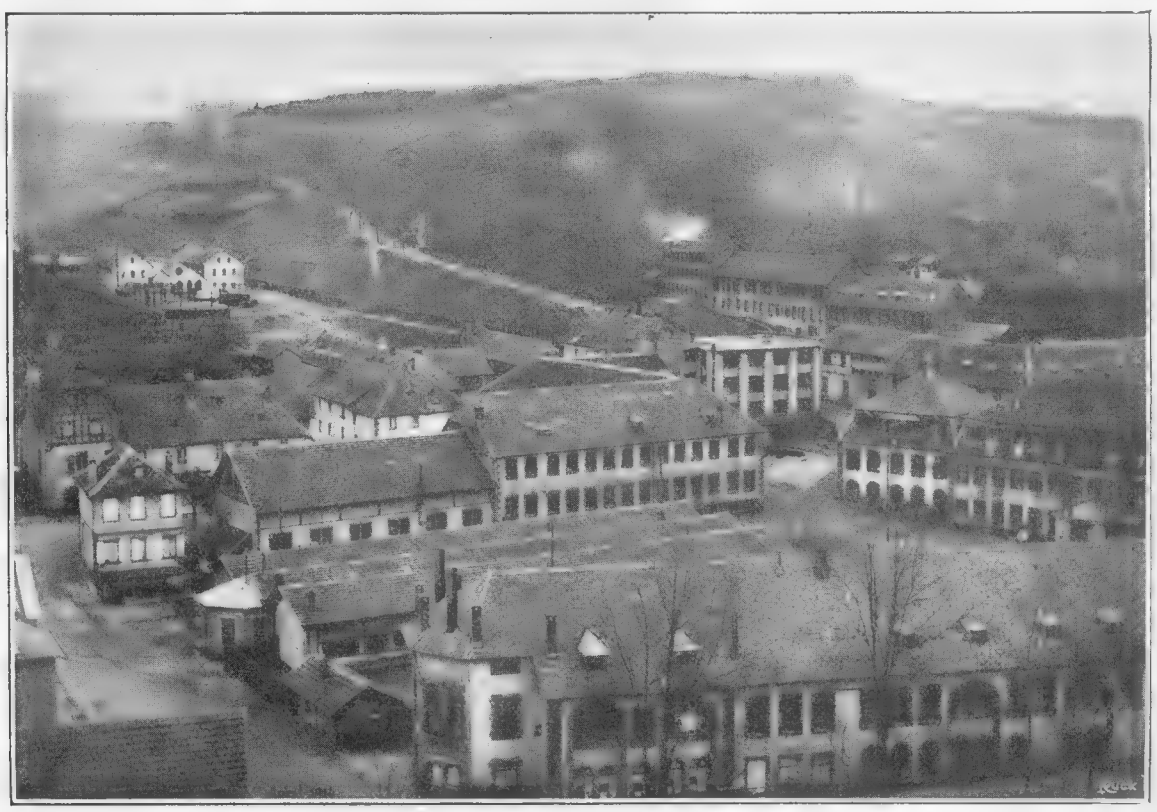
Au pied et sur les terrasses des hauteurs dominant la vallée s'égrène le village de Saint-Louis, propriété de la Société, et où celle-ci loge gratuitement un grand nombre de ses ouvriers. Une église de pur style roman, construite sur le ressaut d'une côte, domine cette industrieuse et riante vallée qui fait vivre une population ouvrière de plusieurs milliers d'habitants.

Faïenceries de Sarreguemines. — Poteries grecques.

Par son raccordement avec la bifurcation de Wingen, Saint-Louis est relié directement à la grande ligne Strasbourg-Paris; la localité est en outre desservie par la gare de Lemberg, sur la ligne de Haguenau à Sarreguemines.

Une visite aux Cristalleries d'aujourd'hui fait juger de l'heureux développement qu'a pris l'ancienne petite verrerie. La vie industrielle des Cristalleries de Saint-Louis se confond avec l'histoire même de l'industrie du cristal depuis cette époque. La manufacture de Saint-Louis a pris d'heureuses initiatives dans toutes les phases parcourues jusqu'à présent par l'industrie du verre. Continuant à considérer toujours le beau cristal comme sa spécialité, elle a marché en tête des cristalleries françaises pour la fabrication des fantaisies rentrant dans le domaine de son industrie et qui ont joui, à certaines époques, de la grande faveur des amateurs du beau. L'imitation de la malachite est restée une spécialité de Saint-Louis. D'autres minéraux ont été imités en verre avec succès, tels la lave rouge, la lave noire, l'aventurine. Les musées de l'usine renferment des spécimens remarquables d'articles en « filigrané » et « mille fiori »; ses produits en « triplé » ont été universellement admirés. Toutes ces fantaisies sortant des ateliers de Saint-Louis sont représentées dans les premiers musées d'arts industriels d'Europe.

Nous avons rappelé plus haut que vers la fin du XVIIIe siècle, la Verrerie de Saint-Louis occupait 400 personnes; aujourd'hui le personnel de la Compagnie atteint le chiffre de 2,500. Au cours de ces dernières années, les usines de Saint-Louis ont été complètement transformées, et aujourd'hui l'organisation de ses différents services est telle qu'elles peuvent être classées parmi les établissements les plus modernes. Deux grandes halles abritent les fours de fusion, chauffés au gaz de houille.



Les Cristalleries de Saint-Louis. — Partie sud de l'usine.

Les milliers d'objets en cristal qui sortent journellement de ces halles sont ensuite travaillés, taillés, gravés ou dorés dans les nombreux et spacieux ateliers qui sont venus petit à petit, au cours de son développement, agrandir considérablement l'usine.

Une station centrale électrique fournit la force motrice et l'éclairage à tous les ateliers et une voie électrique fait le transport des marchandises entre les ateliers et les magasins.

Pour résumer, nous dirons que la valeur des cristaux qui sortent annuellement de ces ateliers atteint le chiffre de cinq millions.

Les Cristalleries de Saint-Louis, qui ont participé à un grand nombre d'expositions universelles, ont épuisé la série des distinctions. Dès l'année 1855 elles furent distinguées par une médaille d'honneur; à Liége, en 1905, elles remportaient un grand-prix; à Nancy, en 1909, elles faisaient partie du jury et étaient placées hors concours.

A toutes ces Expositions, elles se distinguèrent par ce trait unique : c'est que la matière du cristal est aussi belle dans un verre à boire de cinquante centimes que dans un verre de haute fantaisie étiqueté à 50 francs. Partout un cristal merveilleusement limpide et pur.

Les Cristalleries de Saint-Louis sont représentées dans le monde entier, notamment à Paris, 30, rue de Paradis; Berlin, 79, Ritterstrasse; Londres, Holborn Circus, 68-69, Shoe Lane; New-York, 35-37, West 23d Street; Moscou, Mjassnitzkaja, Krivokoljenny Per.

LES FAÏENCERIES DE SARREGUEMINES

La création des faïenceries de Sarreguemines remonte, très probablement, à l'année 1784. Une pièce officielle datée du 28 XII 1790, adressée au fondateur, Nicolas-Henri Jacobi, prouve leur existence à cette époque.

En 1793, la direction de la fabrique qui, alors, ne produisait que de la faïence blanche dite « terre à pipe », est confiée, par ses propriétaires, Jacobi et Fabry, de Strasbourg, à François-Paul Utzschneider qui, grâce à son intelligence et son goût artistique, donne le premier essor aux faïenceries, et crée enfin la marque « Sarreguemines ».

Originaire de Bavière, François-Paul Utzschneider après avoir, sous la protection de son oncle maternel, le baron André, secrétaire particulier de la duchesse Marie-Anne du Palatinat, étudié en Angleterre les industries céramiques de ce pays, fut, comme beaucoup d'autres étrangers imbus des idées progressistes, attiré en France par les événements qui s'y déroulaient à la fin du XVIIIe siècle; c'est ainsi qu'il fit, avec honneur, les campagnes de Jemmapes et de Valmy.

A la suite de la proscription des étrangers par la Convention nationale, les fondateurs des faïenceries Fabry et Jacobi, amis de la famille du jeune Utzschneider qui le recherchait, le retrouvent réfugié aux environs de Besançon, chez un soldat aux côtés duquel il avait combattu, et l'associent à l'industrie de Sarreguemines dont la raison sociale (la famille Jacobi s'étant retirée) devient Fabry et Utzschneider.

Dès 1800, Paul Utzschneider remporte pour ses productions la médaille d'or, et pour la première fois, le nom « Sarreguemines » est cité dans l'industrie.

A partir de cette époque, chaque exposition fut un nouveau succès. En 1801, Paul Utzschneider obtint un rappel de médaille d'or pour ses premiers essais de terres à pâtes colorées dites « de Wedgwood », dont il avait vu la fabrication en

Copie d'antique.

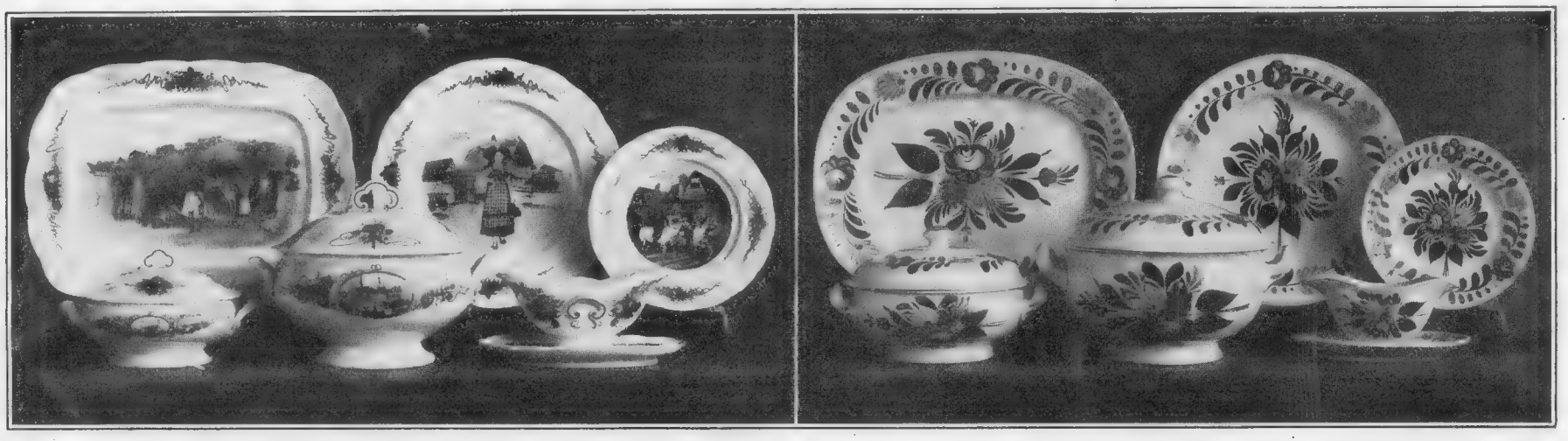
Angleterre. Cette fabrication lui valut plus tard, dans un autre rappel, d'être qualifié « le Wedgwood français », tant il avait heureusement imité le grand artiste anglais, selon les termes mêmes du rappel (nous donnons ici quelques photographies de cette fabrication).

Parmi les pièces fabriquées à Sarreguemines, au commencement du siècle dernier, nous trouvons, entre autres, des vases et candélabres imitant le porphyre, le jaspe et le granit.

Faïenceries de Sarreguemines. — Un service à thé.

A son retour d'Autriche, Napoléon trouva sur son bureau, à la préfecture de Metz, un écritoire de Sarreguemines qui attira son attention et valut à Paul Utzschneider d'être mandé par l'empereur, qui lui confia une importante commande de ses pièces, lesquelles, depuis, ont été remarquées aux Tuileries, au Grand-Trianon, à la cathédrale de Spire, etc., etc. A l'issue de cette entrevue à Metz, l'empereur congédia Paul Utzschneider avec ces mots : « Adieu, réussissez bien, j'aime les hommes comme vous. »

Les succès de l'industrie de Sarreguemines et les travaux de Paul Utzschneider furent officiellement reconnus par les témoignages très flatteurs de l'Institut, en 1810, et enfin, en 1819, par un nouveau rappel de la médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur. En 1836, Paul Utzschneider se retire et confie la direction des Faïenceries à son gendre, le baron de Geiger, qui sut poursuivre la marche ascendante de cette grande industrie lorraine, ce qui lui valut, dix ans plus tard, la croix de la Légion d'honneur.



Faïenceries de Sarreguemines. — Services modernes.

En 1855, à l'exposition de Paris, les travaux de Sarreguemines étaient représentés par les porcelaines dites « China » (genre anglais) imprimées, décorées et peintes, que Sarreguemines était seule alors à fabriquer en France, et les faïences artistiques, décorées sur et sous émail.

Le baron A. de Geiger cède en 1864 la direction des usines à son fils Paul qui, dès 1867, à la suite de l'exposition de Paris, reçoit la croix de la Légion d'honneur.

Séparées brusquement de la France par la guerre de 1870, les Faïenceries de Sarreguemines, sous la direction générale de M. de Geiger, afin de conserver une place en France, créent les établissements de Digoin (Saône-et-Loire), et plus tard, les établissements de Vitry-le-François. En 1900, les Faïenceries ont remporté le grand-prix à l'Exposition de Paris.

M. de Geiger meurt en 1913, laissant la direction des Faïenceries, pour la partie française à son fils Alexandre de Geiger, ingénieur des Arts et Manufactures, chevalier de la Légion d'honneur, et son gendre M. Malval, et pour la partie lorraine à M. Max Jaunez.

Actuellement, les usines de Sarreguemines occupent 3,000 ouvriers et employés et écoulent leur production de six millions de francs pour environ un tiers en Allemagne et deux tiers dans les autres pays d'Europe et d'outre-mer.

Quant aux usines françaises, celle de Digoin fabriquant plus spécialement les articles courants tels que services de table, garnitures de toilette, etc., occupe environ 1,500 ouvriers et employés, et celle de Vitry-le-François produit les articles spéciaux au bâtiment, carreaux de revêtement courant et artistique, articles sanitaires et poêles, et occupe environ 600 ouvriers et employés.

Nous donnons ici quelques reproductions de ces faïenceries, depuis le service de table courant jusqu'aux poteries copiées de l'ancien. Le même souci de fini artistique accompagne l'article ordinaire et l'article que le prix plus élevé réserve aux favorisés de la fortune. Il y a dans les uns et les autres une recherche de décoration unique qui a fait l'universelle réputation des Faïenceries de Sarreguemines.

On peut dire, en rappelant un mot célèbre, que la faïence connue sous le nom de « la Sarreguemines » a fait le tour du monde.

Les produits des établissements français et de Sarreguemines sont exposés et en vente au dépôt, 28, rue de Paradis, à Paris.

La route de l'Alsace-Lorraine par les Chemins de fer de l'Est

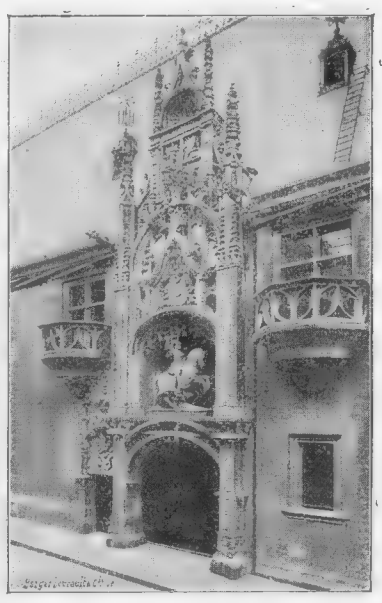
Le voyage de Paris en Alsace-Lorraine s'accomplit dans d'excellentes conditions de rapidité. C'est

Nancy. — Place du Gouvernement.

à peine si le trajet de Paris à Metz demande six heures; celui de Paris à Strasbourg s'effectue en sept heures.

Six trains rapides ou express journaliers assurent le service entre Paris et Metz, par Pagny-sur-Moselle; sept circulent entre Paris et Strasbourg, par Avricourt; cinq entre Paris et Mulhouse.

Ces trains assurent au voyageur tout le confort désirable : voitures directes des types les plus récents, couchettes en première classe dans certains trains de nuit (supplément 5 fr.), wagons-lits, wagons-restaurant. La visite de la douane s'effectue dans les voitures pour les voyageurs qui utilisent les trains de nuit et n'ont pas de bagages enregistrés.



Nancy. — Porterie du Palais Ducal.

Aux touristes qui ne sont pas pressés par le temps, nous recommandons de combiner leur voyage en Alsace avec une visite de Nancy et une excursion dans les Vosges, d'où les communications avec l'Alsace sont assurées tant par le chemin de fer de l'Est que par des tramways, autocars ou voitures publiques.

Nancy, ville d'art, de science et d'industrie, développe l'activité la plus moderne et la plus intense dans le plus élégant et le plus harmonieux décor architectural, riche en souvenirs historiques.

De Nancy, quelques heures de chemin de fer à travers des sites pittoresques conduisent à Gérardmer qu'on a surnommée la perle des Vosges et qu'un dicton local n'a pas craint de comparer avantageusement à la capitale de la Lorraine : « Sans Gérardmer et un peu Nancy, que serait la Lorraine? »

Le site est admirable. La ville spacieuse, percée de larges avenues bordées d'élégantes villas et de confortables hôtels, est coquettement étendue au milieu d'un immense amphithéâtre de montagnes boisées sur la rive du lac, dont la vaste nappe offre un champ idéal aux sports d'été et d'hiver.

De Gérardmer on passe à Munster, en Alsace, par le col de la Schlucht, à 1,150 mètres d'altitude. Un tramway électrique effectue ce trajet en empruntant la vallée de la Vologne, par une des plus admirables routes de montagne qui soient au monde, sous les hêtraies et les sapinières, avec de ravissantes échappées sur les lacs de Longemer et de Retournemer. Avec la descente sur Munster, le décor change; ici le paysage est abrupt, rocheux, plein d'une sauvage grandeur.

De la Schlucht au Climont, les sentiers de crêtes qui traversent les vastes pâturages qu'on appelle les Hautes-Chaumes offrent des panoramas superbes et toujours changeants sur les vieux châteaux alsaciens et la plaine du Rhin.

On peut entrer en Alsace par Saint-Dié et Saales, parcours effectué par un service public d'automobiles, par Fraize, par Bussang et Wesserling (service régulier de voitures publiques).

Les principales gares du réseau de l'Est délivrent des billets directs et enregistrent les bagages à destination de l'Alsace-Lorraine. Les voyageurs qui ont l'intention d'excursionner en Alsace-Lorraine peuvent aussi obtenir, sur demande présentée à l'avance, des billets de voyages circulaires ou d'aller et retour valables 60 jours, comportant l'itinéraire qu'ils auront choisi.

Strasbourg. — Strasbourg, capitale de l'Alsace-Lorraine, s'est depuis 1871 profondément transformé. L'ancienne enceinte de Vauban a été, sauf la citadelle, abattue. Les nouveaux remparts englobent les spacieuses promenades de la Robertsau, de l'Orangerie, des Contades, et un quartier neuf où ont été édifiées de somptueuses et un peu lourdes constructions officielles : le Palais Impérial, le Palais de la Délégation, la Nouvelle Poste, l'Université, l'Observatoire et leurs jardins, et, sur le front ouest, la gare monumentale des Chemins de fer d'Alsace-Lorraine. Mais c'est dans la vieille ville, aux rues étroites, aux antiques maisons à arcades ou à pignons pointus, longtemps étouffées par leur ceinture de bastions, que le touriste ira chercher les principaux souvenirs de l'histoire de Strasbourg. Le plus remarquable est la magnifique cathédrale de grès rose, légère et majestueuse tout à la fois, construite du XIe au XVIe siècle et qui, à côté de quelques fragments romans, possède une nef, une façade et des portails du plus merveilleux gothique; les tours sont d'un style un peu moins pur, mais imposant encore, et la flèche qui couronne l'édifice atteint 142 mètres; la célèbre horloge astronomique de Schwilgué, qui développe au coup de midi son cortège d'apôtres que bénit le Christ, est un véritable miracle de la mécanique. Autour de la cathédrale et sur la place du Dôme ont subsisté quelques curieuses maisons anciennes à poutres sculptées. Le château, ancien palais épiscopal, construit au XVIIIe siècle par le cardinal de Rohan, a été converti en musée et contient de belles œuvres de Memling, de Téniers et de Corot. Tout à l'ouest de la vieille ville, avec les Ponts Couverts, le quai de Turckheim et le faubourg du Finkweiler, dont les maisons à pignons viennent baigner dans les quatre bras de l'Ill, c'est l'exacte vision qui s'offre d'un coin de Strasbourg au moyen âge.

Vue générale de Gérardmer, prise de la Roche du Rain.

Metz. — La vieille cité, devenue le centre d'un immense camp retranché, a pourtant conservé en grande partie son apparence d'autrefois. Même les noms anciens des rues ont subsisté. Le touriste français sera à peine dépaysé dans sa visite aux monuments, nombreux et remarquables, de la patrie de Fabert : la cathédrale Saint-Etienne, magnifique édifice ogival des XIVe et XVIe siècles, que couronnent deux tours, dont l'une, avec flèche gothique, est haute de 97 mètres; l'intérieur est admirable, en particulier les verrières du chœur et du transept, œuvres de l'artiste alsacien Valentin Bousch (XVIe siècle); les églises Saint-Martin (très beaux vitraux du XVe siècle), Notre-Dame, au superbe autel en marbre blanc, Saint-Segolène, etc...; l'Hôtel de Ville, imposante création de l'architecte Blondel (XVIIIe siècle), et dont les vestibules et les salles de réception sont particulièrement beaux; la promenade élégante et spacieuse de l'Esplanade, etc...

Le drame militaire qui s'est accompli, d'août à

Nancy. — Monument de Callot.

octobre 1870, aux abords de Metz, est écrit en monuments funéraires autour de la ville. On doit à ceux-ci une visite — on pourrait dire un pèlerinage. Voici, au nord de la ville, le cimetière de l'île Chambière, et le monument dédié par les femmes de Metz aux soldats français qu'elles avaient soignés. A Vionville, Flavigny, Mars-la-Tour, Saint-Privat, les monuments français et allemands s'entremêlent, portant les noms ou les numéros des régiments décimés au fond de ces ravins sans caractère, mais hantés de souvenirs héroïques.

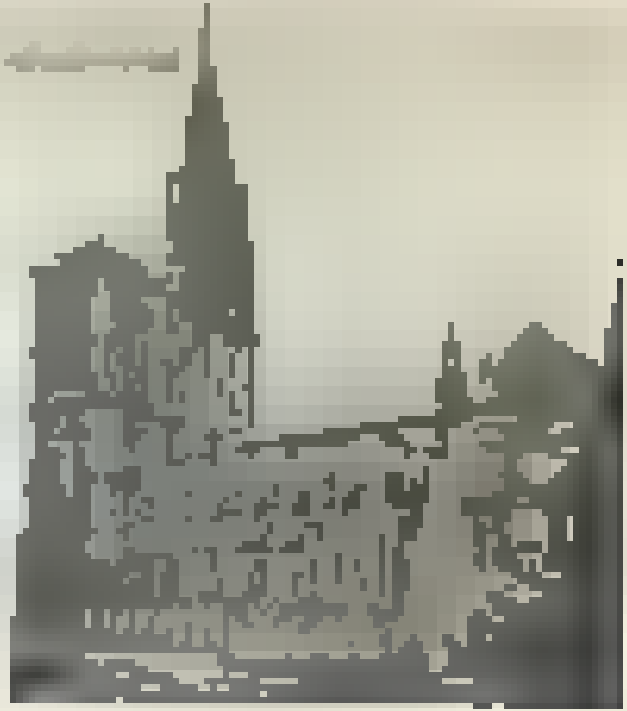
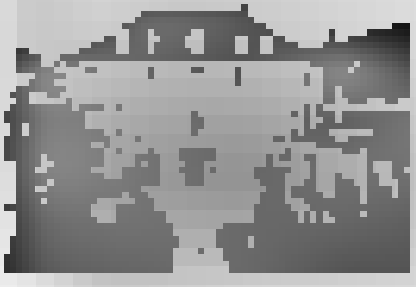
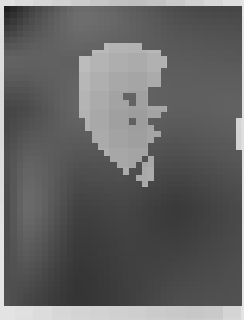
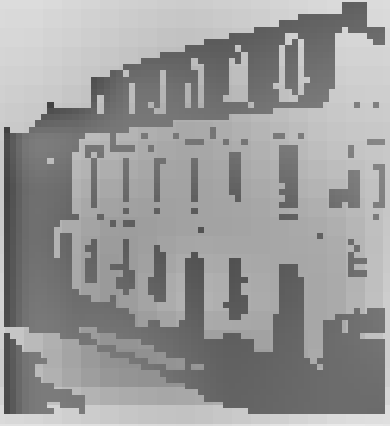
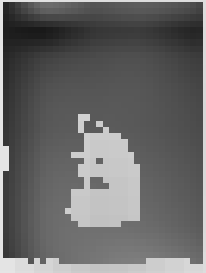
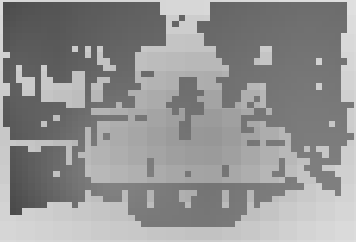
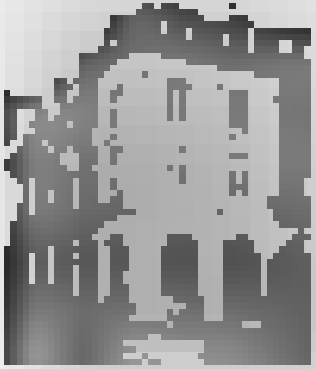
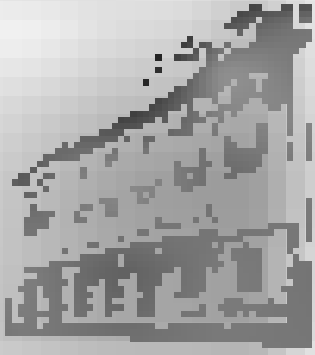
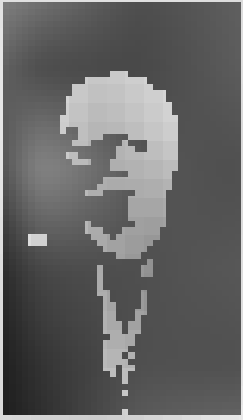
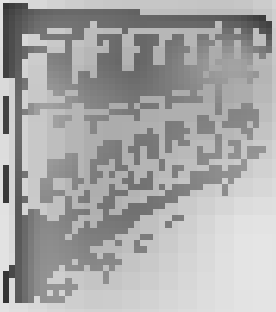
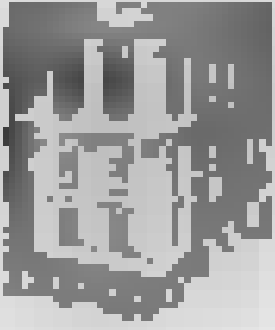
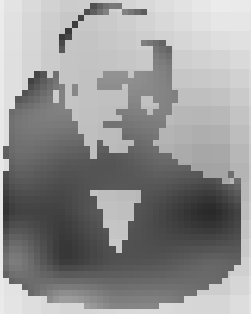
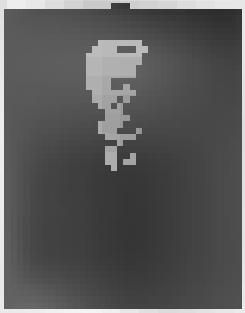
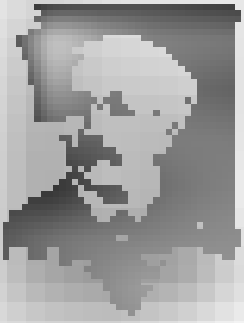
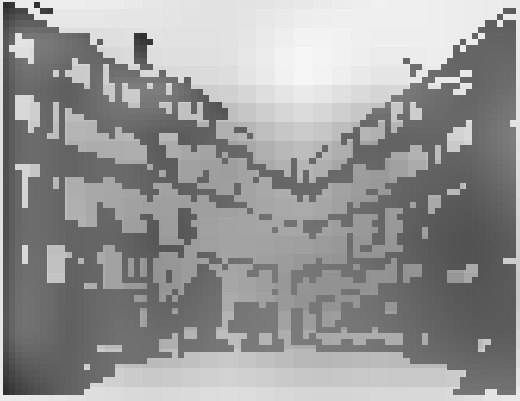
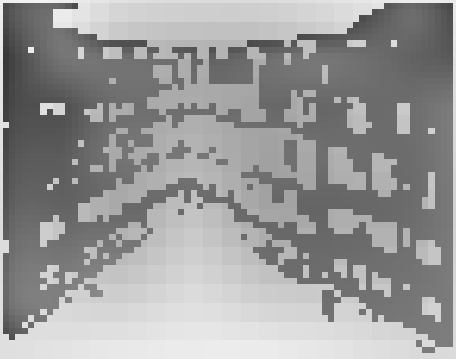
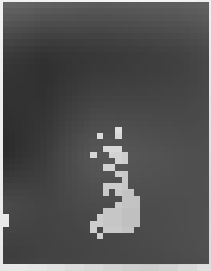
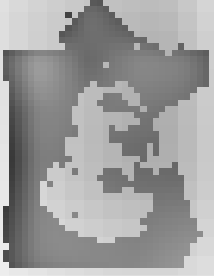
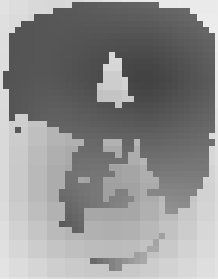
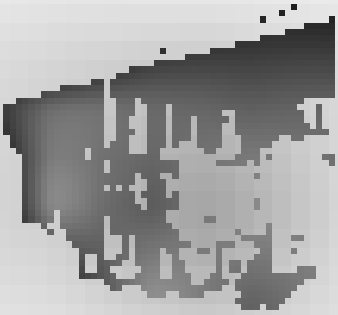
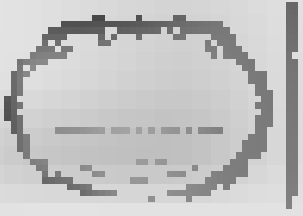
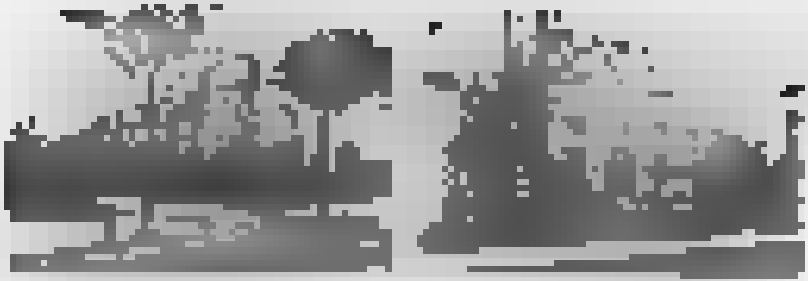
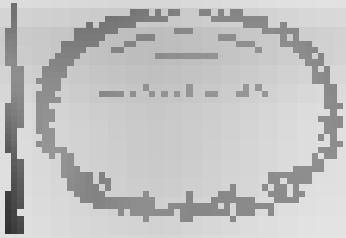
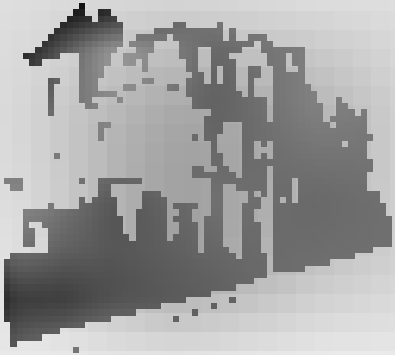
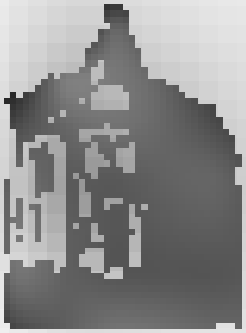
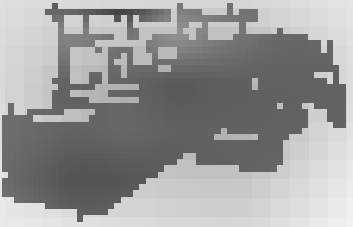
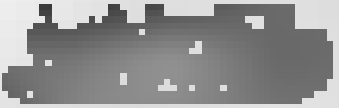
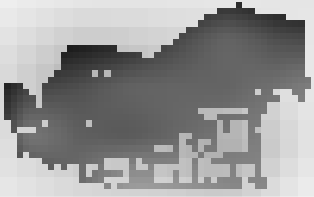
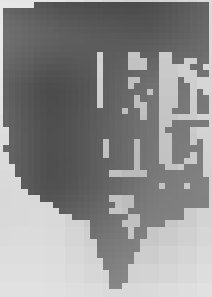
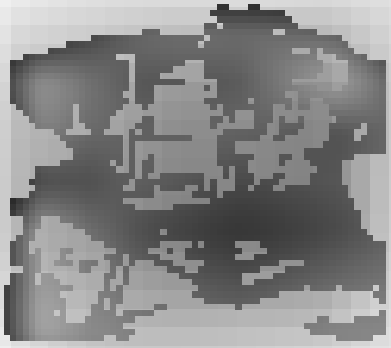
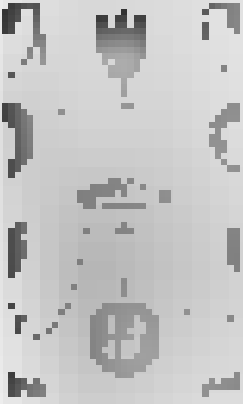
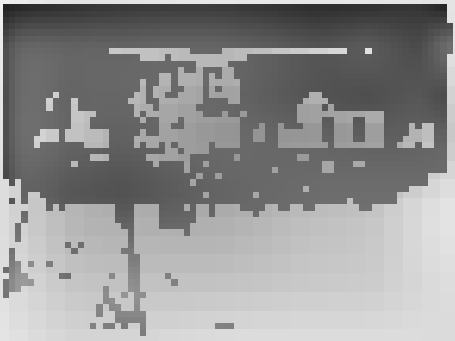
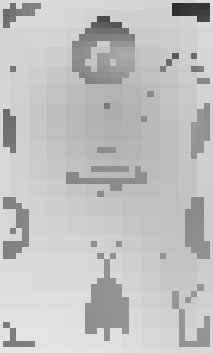
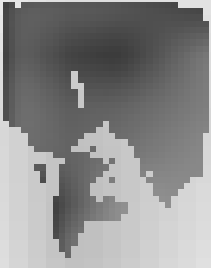
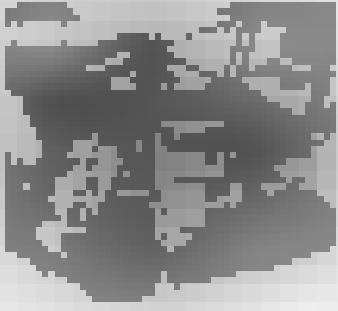
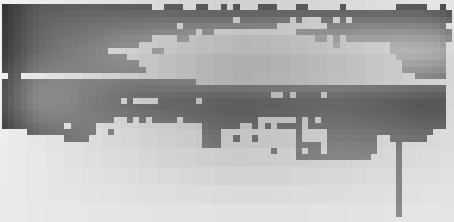
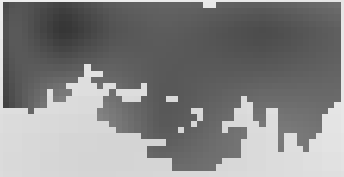
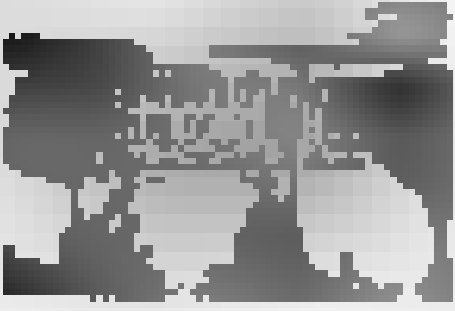
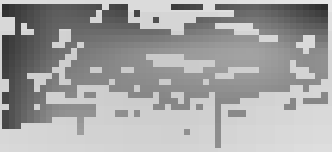
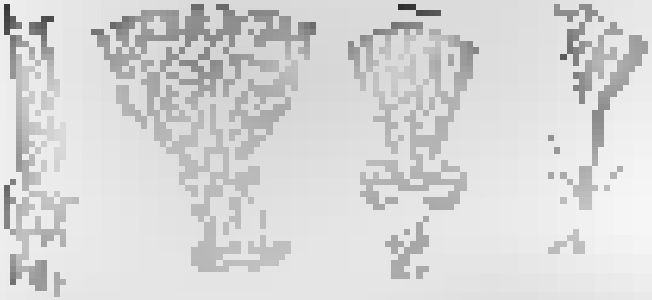
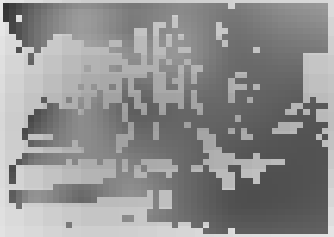
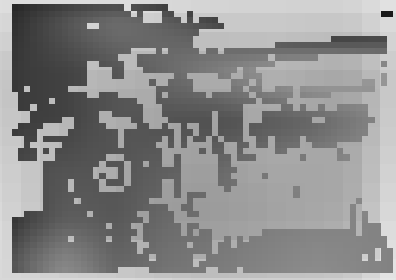
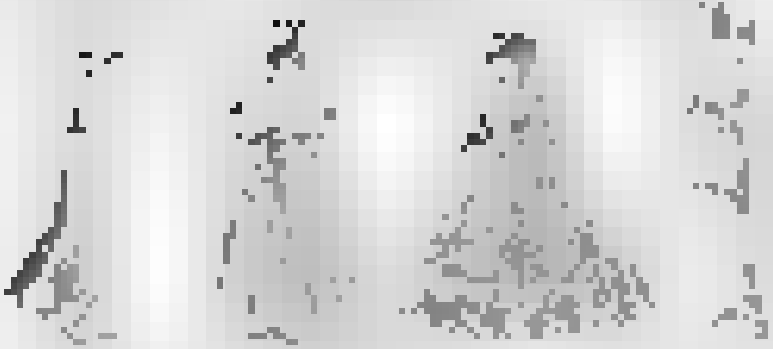
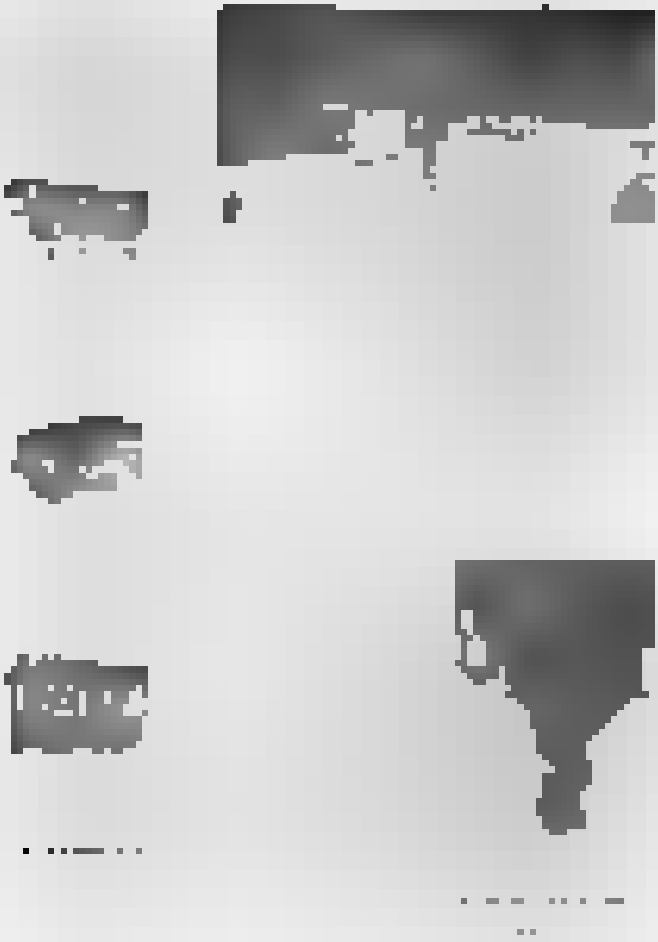
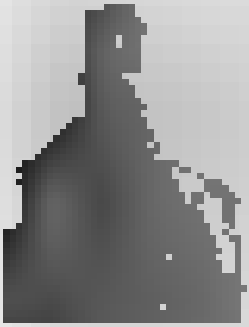
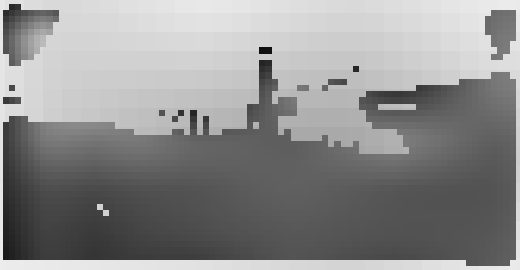
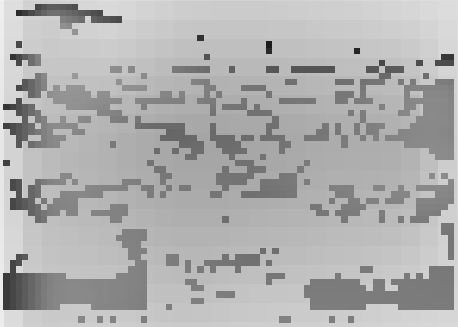
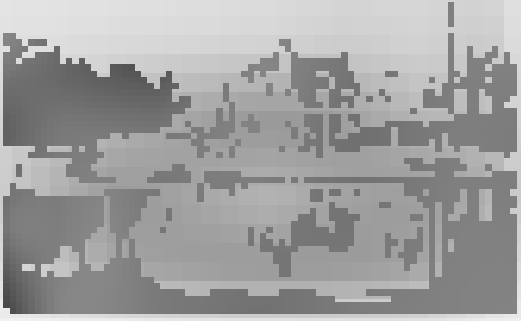
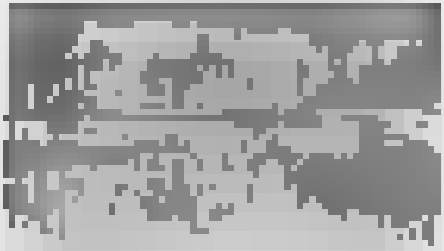
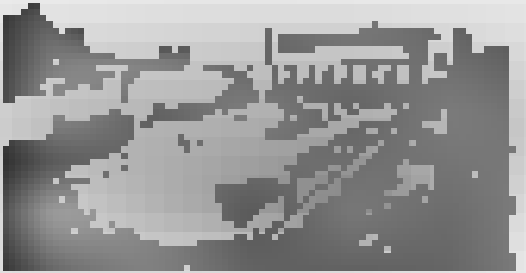
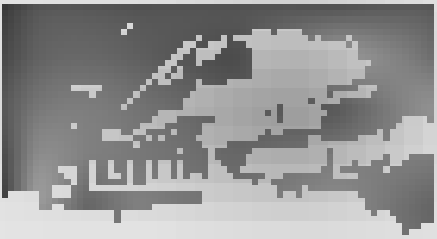
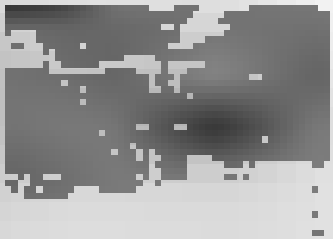
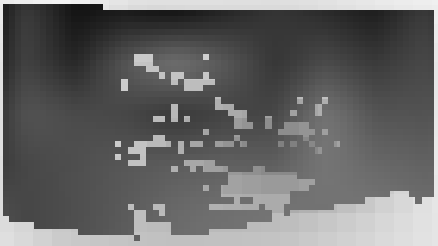
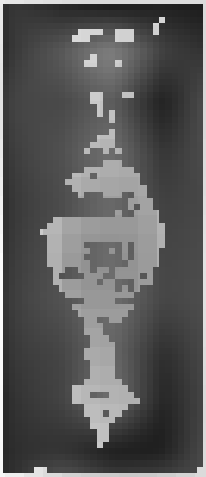
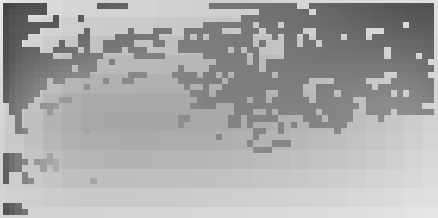
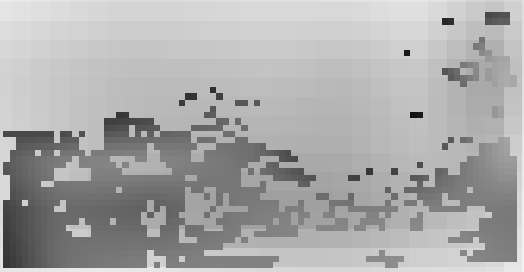
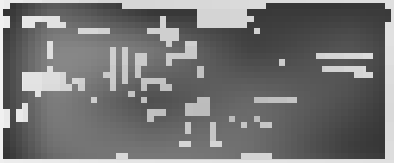
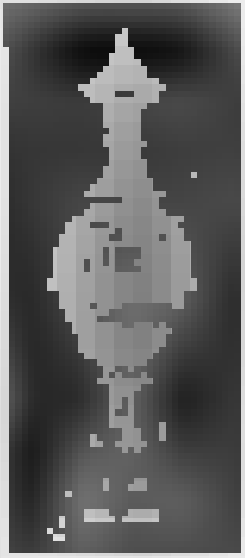
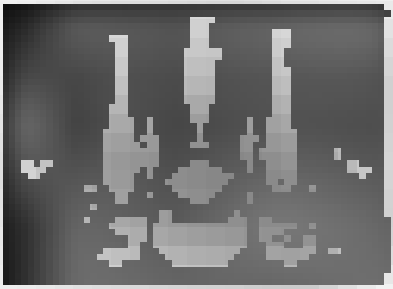
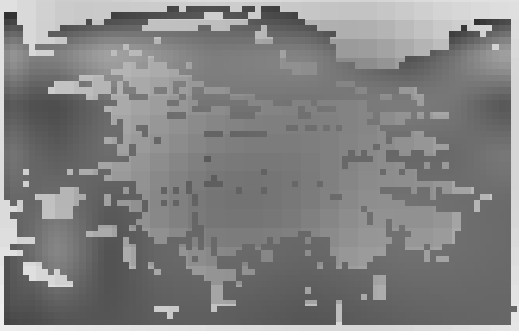
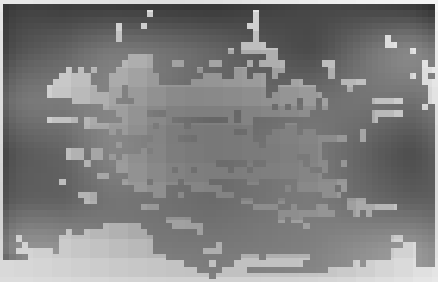
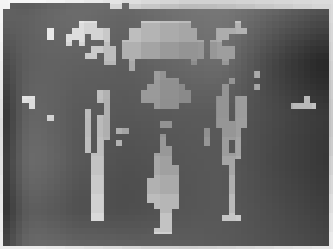
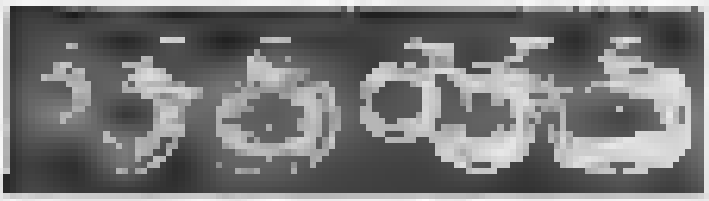
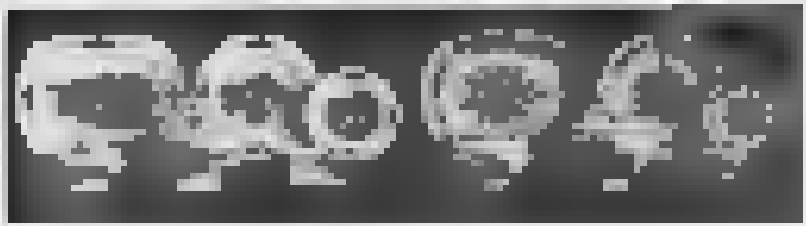
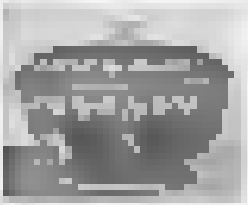
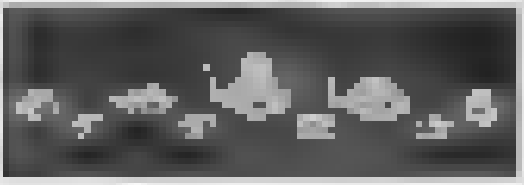
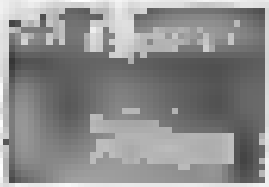
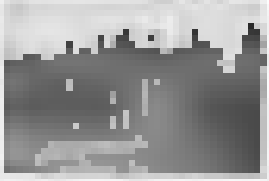
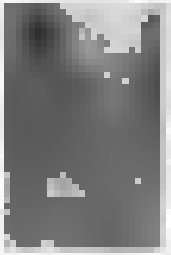
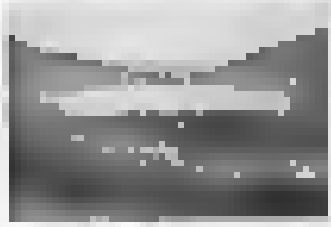
Gérardmer. — Pont de la Vologne.

Nancy. — Il y a véritablement plusieurs villes dans Nancy. La plus récente s'est élevée depuis vingt ans à l'ouest de la voie ferrée. Elle témoigne du prodigieux élan industriel qui a presque doublé, après la guerre franco-allemande, la population de la capitale lorraine, devenue le centre d'un des premiers bassins métallurgiques de France. La plus ancienne est la « ville vieille », avec les restes de son palais ducal (XIVe siècle), convertis en musée historique lorrain, sa belle église des Cordeliers (XVe siècle), renfermant de curieux tombeaux, et ses portes anciennes (porte de la Craffe, etc.). La plus intéressante est la « ville neuve », en réalité le Nancy du XVIIIe siècle, dont le bijou est la célèbre place Stanislas, créée par le roi Stanislas de 1752 à 1757, exécutée par l'architecte nancéien Héré et véritablement unique en son genre.

Gérardmer. — Vallée des lacs.

Paris. — Imprimerie C. Pariset, 5, rue des Italiens. — 5-14

Le Temps

L'ALSACE-LORRAINE

Le Temps